GALERIE DU TABLEAU

2019
UNE ANNÉE D'EXPOSITIONS

LA RÉGION

CONSEIL GÉNÉRAL

MARSEILLE

Galerie du Tableau

2019

une année d'expositions

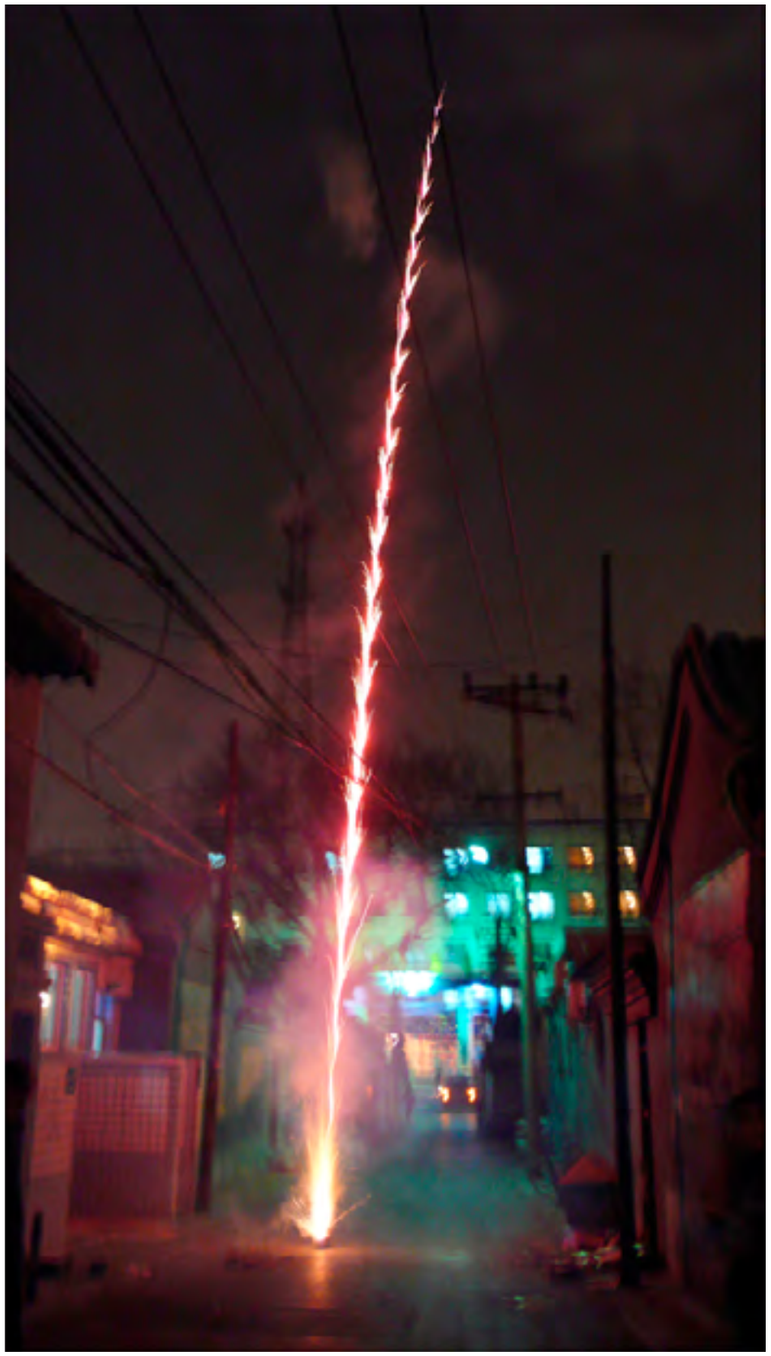
LAURENT SEPTIER

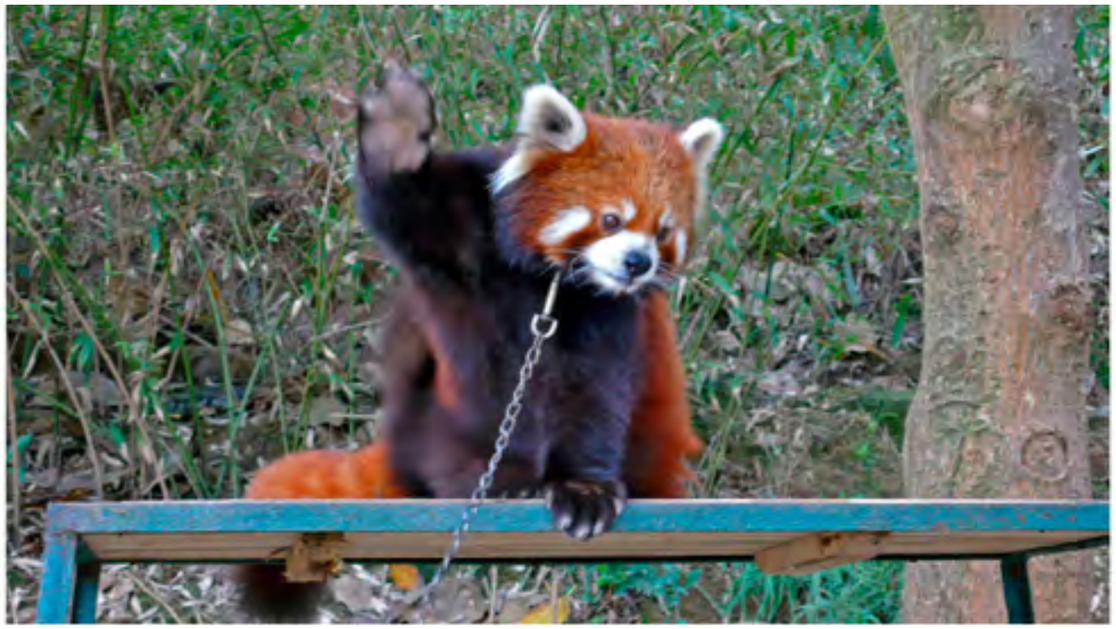
Du 14 au 26 janvier 2019

Ici, là-bas, ailleurs, nulle part, univers parallèles.

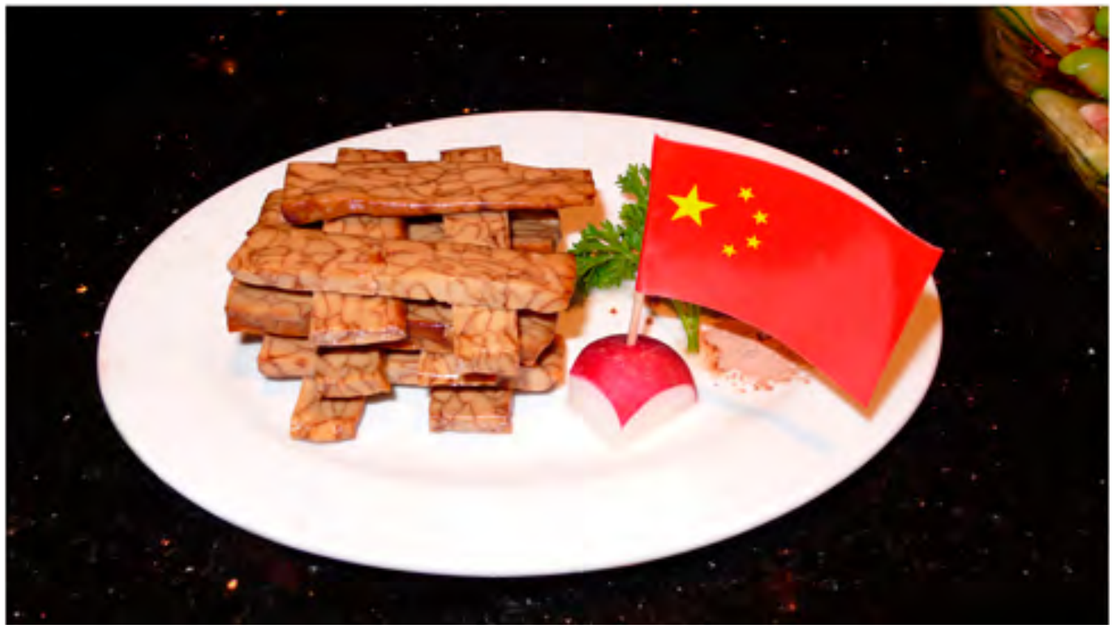
Présentation de travaux récents, photographiques et littéraires :
- *Un mois de vacance*, récits, éd. Diem Perdidi,
- *Chine, vues de côté,* portfolio de quinze photographies, éd. Laurent Septier,
- *All Over Cuisine,* photographies, éditions P.
avec une lecture de *Un mois de vacance* (extraits) à 19 heures.

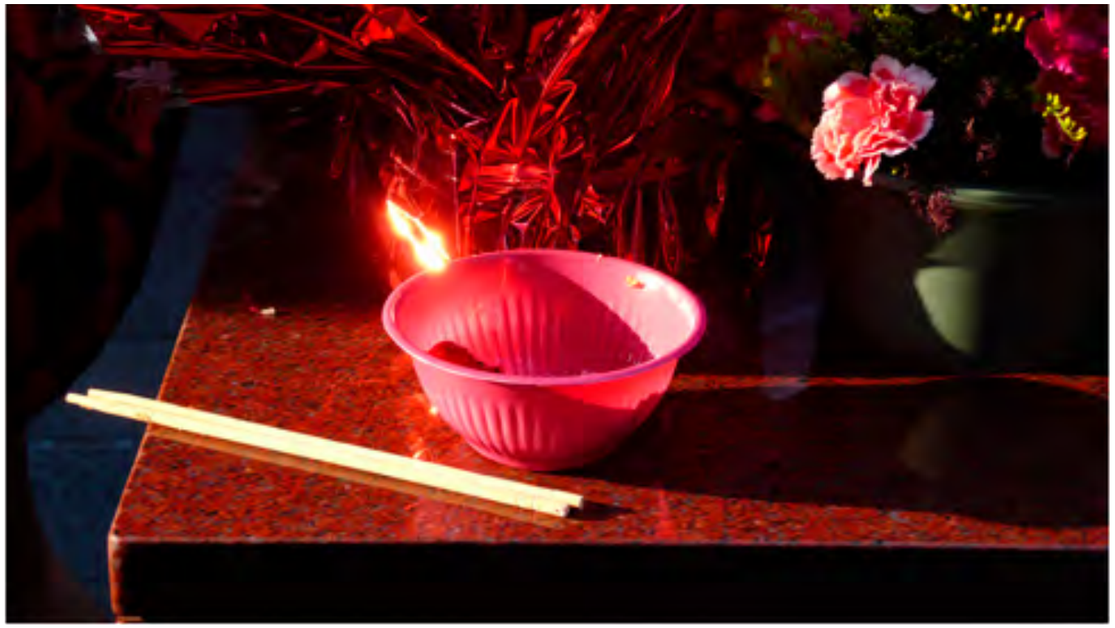
Ces nouveaux ouvrages seront en vente à cette occasion.



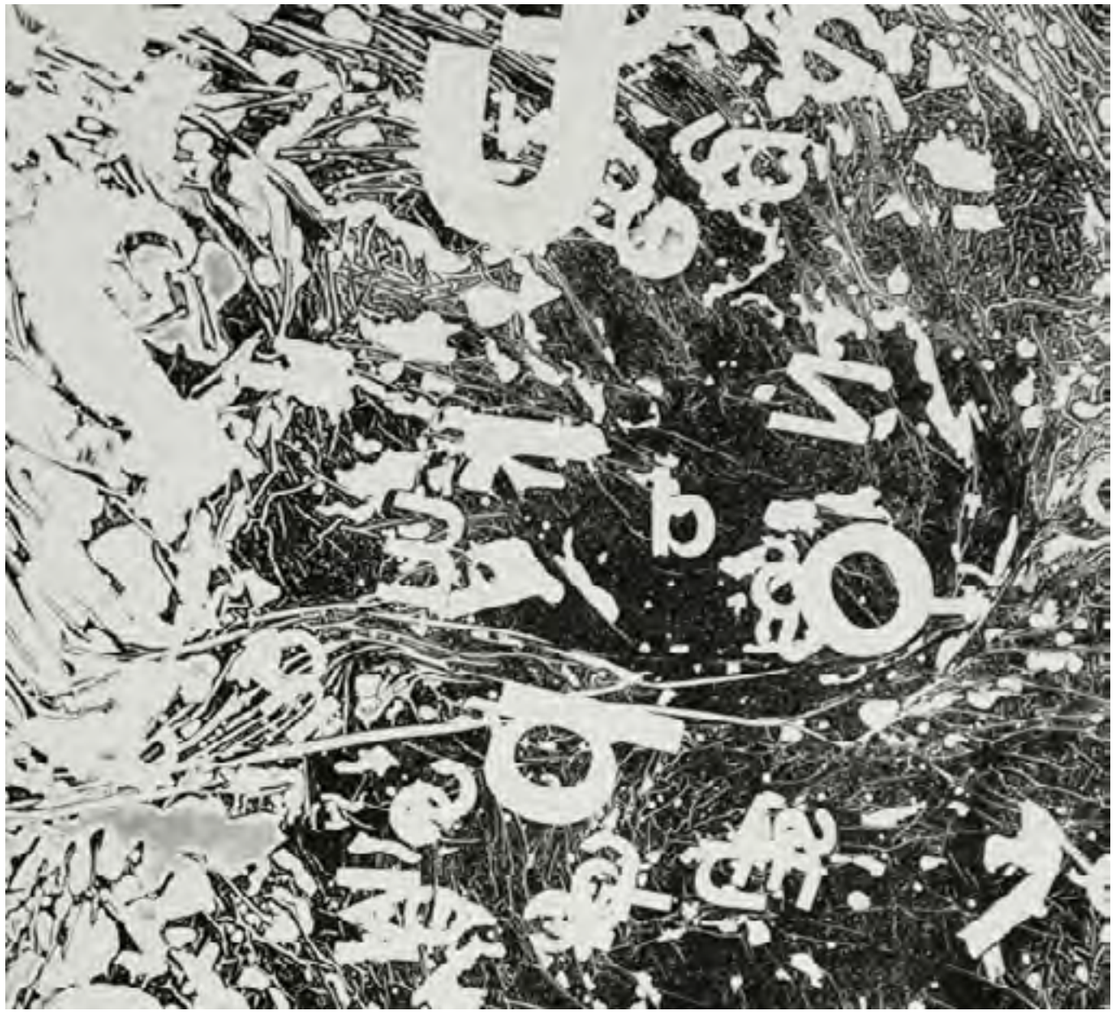


Garden





ERIC VAUDATIN



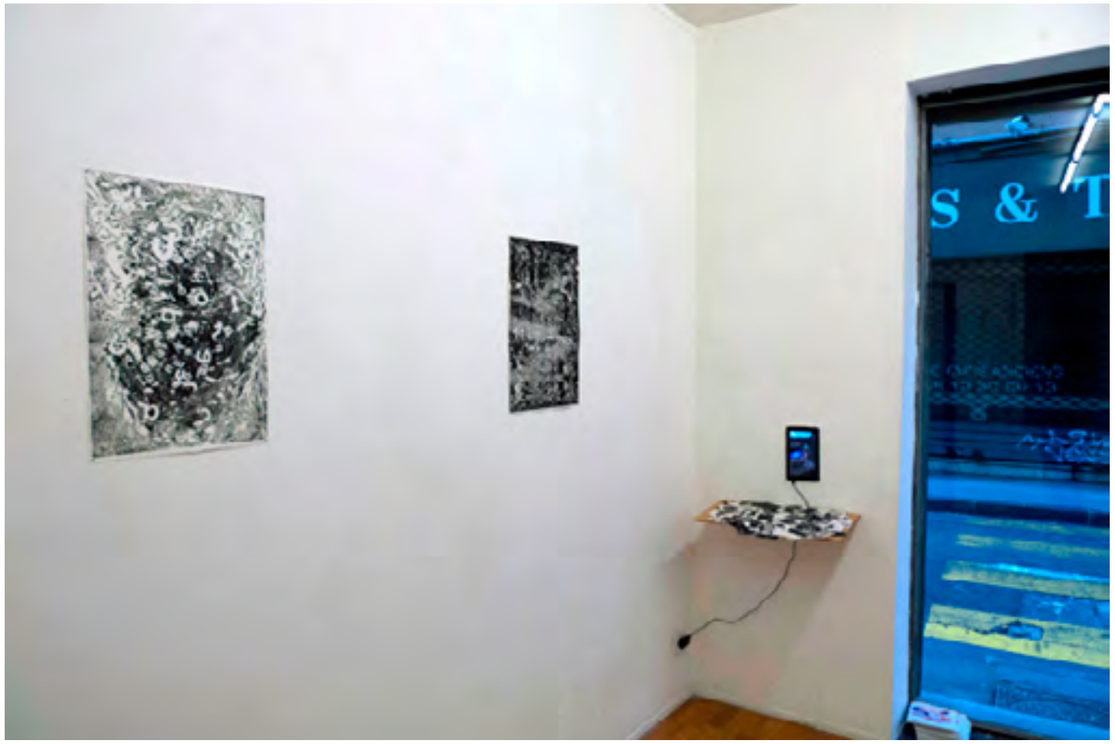
Du 28 janvier au 09 février 2019

Suie Fine

exposition d'estampes
variations de noir
partitions rejouées de fourmillement et de reliefs
de collines sans titres
recouvertes de fumée grasse

chercher le noir dans les
recoins en écrasant le papier

ou encore
percer l'espace sombre d'incisions blanches
et chercher le gris optique d'un texte dense



ESTEL FONSECA

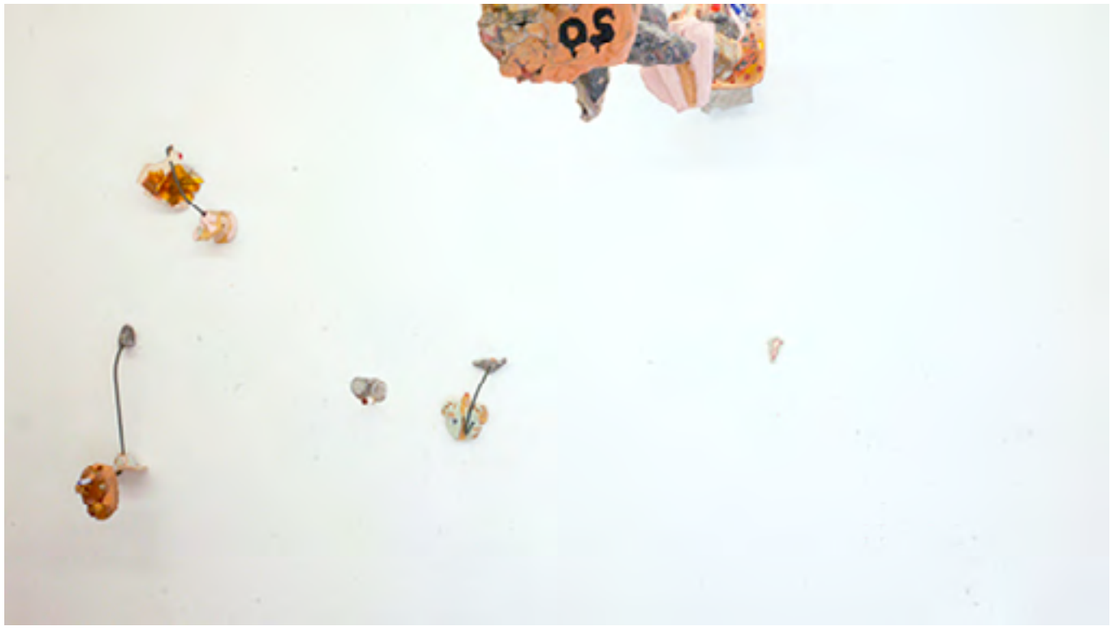
Du 11 au 23 février 2019

AUTOMNE HIVER INTERSAISON

« Et enfin ce qu'on désigne sous le terme d'hommes, qu'est-ce sauf l'ensemble de mille caillements retombés, les concrétions lourdes d'une ancienne géographie, faite de courants magnétiques, d'effluves tremblants, crépitements colorés et sérosités flottantes, dont le mouvement presque infini s'est pourtant un beau jour figés sous forme humaine — dans ces viandes et ces os et ces sangs où je me débats sans issue. »
Je suis tombée sur ce texte de Medhi Belhai Kacem, je suis tombée sur une mutation génétique, je suis tombée sur des maladies qui disparaissent spontanément, je suis tombée sur le poète Manuel Gusmão qui a dit: « tu as des mains et elles ont une mémoire à faire ».
Nous parlons de ce corps qui communique tout le temps par sa posture;
les maladies expriment un changement de comportement biologique et s'incarnent dans la matière.
Mes volumes sont des maladies, ils nous avertissent en apparaissant, en contaminant l'espace de l'exposition, ils désorganisent le corps, contre une mise en place figée des formes.
Ce ne sont pas des organes, ce sont des fonctions: métal, eau et terre,
le métal à l'automne,
l'eau à l'hiver,
la terre à l'intersaison.
ESTEL FONSECA

Œuvres réalisées dans le cadre de la résidence d'Estel Fonseca à Glasgow Sculpture Studios, en partenariat avec Triangle France – Astérides

EAU
OS


OS

LOUIS PONS

Du 25 février au 09 mars 2019

«J'avais seize ou dix-sept ans, je traînais, je ne savais pas ce que je cherchais ; je voulais faire du dessin, des caricatures dans les journaux.» (1) Ces mots sont de Louis Pons à une époque de sa carrière où le dessin qu'il a cultivé toute sa vie est à son apogée. Le dessinateur aurait pu devenir écrivain puisque ses mots sont souvent aussi incisifs que ces traits et, illustrant le dos de ses enveloppes de correspondance, il jette à la hâte et avec une rare vigueur, un dessin de circonstance, une sorte de sourire désabusé à son destin de caricaturiste délaissé qu'il signe Snop.
Ce nom à l'envers est visible et revendiqué, il ne l'a pas laissé à l'intérieur de l'étui de papier à qui il a confié ses mots. Non, le dessin ne s'oublie pas et il revendique la figurine comme Daumier honorait ses caricatures du monogramme HD.

Bernard Plasse

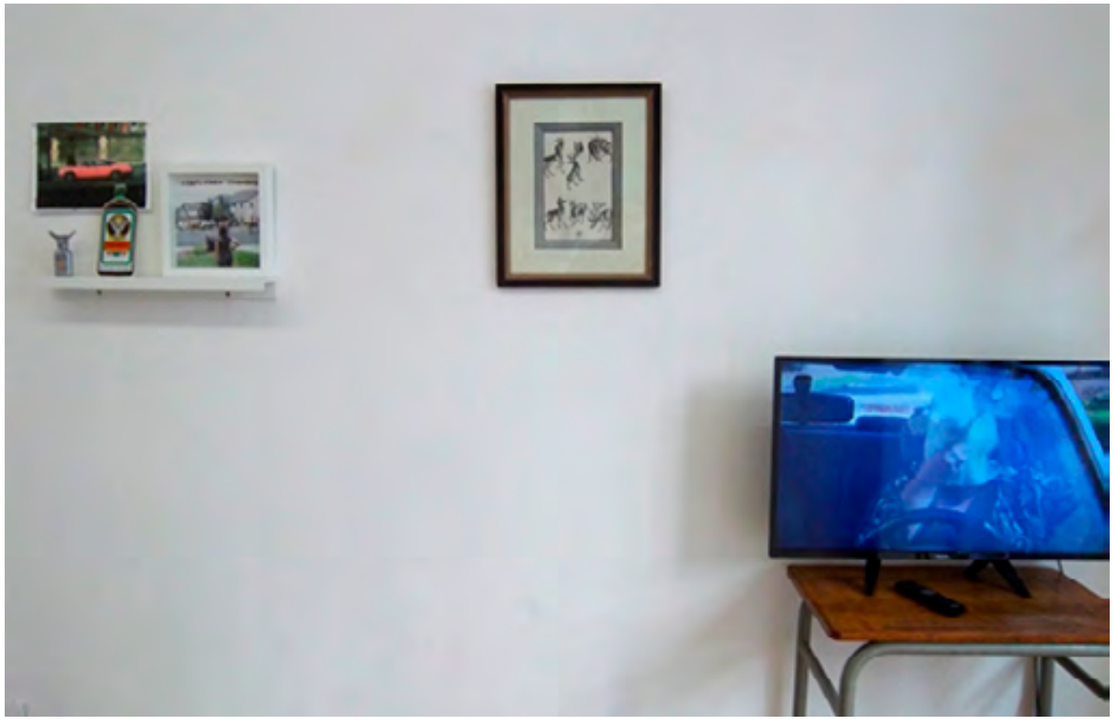
(1)Extrait de l'entretien de Louis Pons avec Alain Paire en juillet 1993.

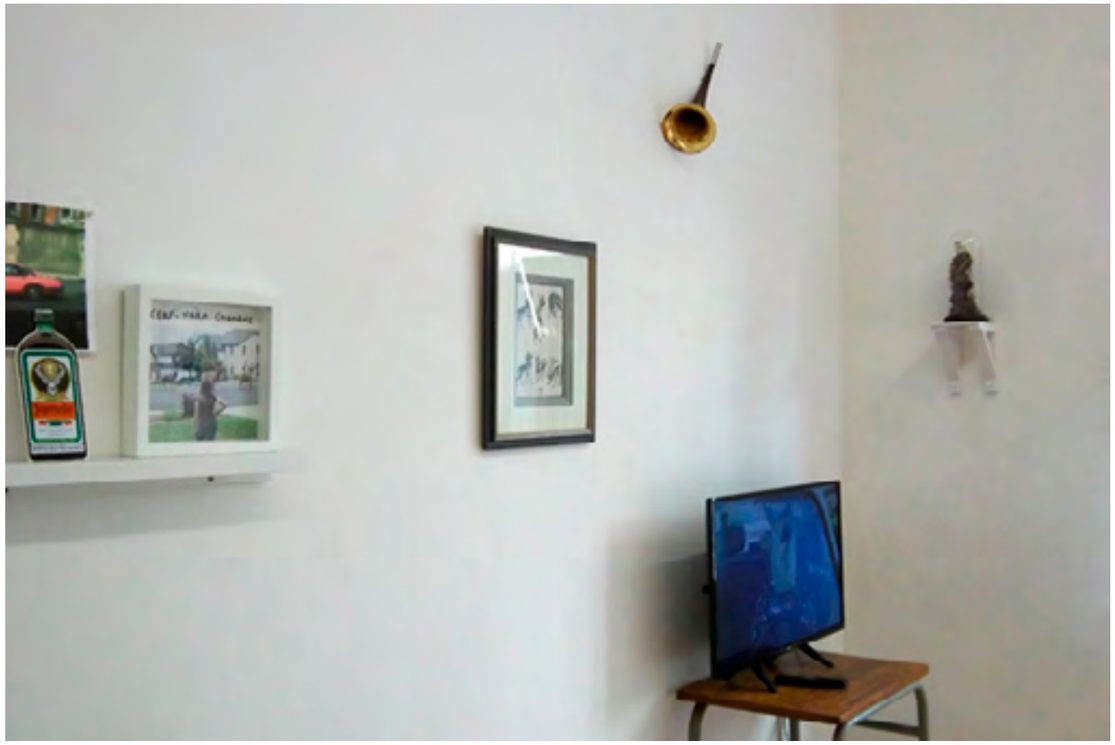
DOMINIQUE CERF et OLIVIER GRUBER

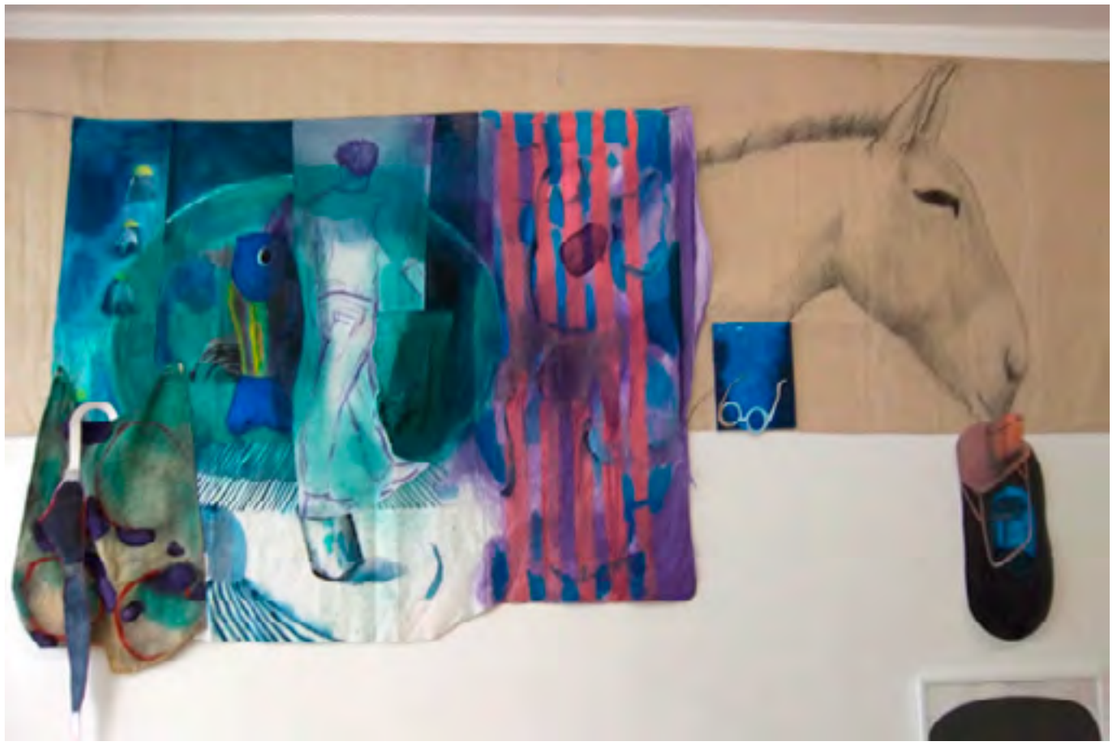
Du 11 au 23 mars 2019

Le choix de montrer nos travaux ensemble est partie certainement d'une animalité commune présente dans chacun de nos travaux.
Olivier Gruber sait révéler le petit âne qui peut -être celui des voix de Marrakech de Canetti,
un âne cependant en liberté sur la toile mais existent également toutes sortes d'autres animaux imaginaires.....
Avec cette représentation de la banalité du quotidien et toute la poésie qui s'en dégage.
Tout cela avec des moyens non pré-établis, avec une certaine spontanéité, une légèreté qui se transforme en force.
Dominique Cerf à partir de son patronyme et de sa sculpture nous dévoile un cerf obsessionnel, poétique également, un cerf qui s'aventure dans les bois, brame différemment.....ici des vidéos à la fois comiques,absurdes et tragiques, vidéos tournées dans un quotidien, avec presque rien, un paysage à la fois personnel, recrée, singulier.
Tout cela constitue une forme de cabinets de curiosités: des pièces à la fois rares, particulières, hétéroclites.....
Un voyage, un embarquement qui occupe la galerie du Tableau.
Un Tableau à deux mains, à deux voix, un journal de voyage donc dans un espace d'art contemporain. Une autre forme de philosophie, à découvrir, à partager dans cet autre champ,
cet autre environnement à la fois urbain et forestier.

Dominique CERF







FRÉDÉRIC CLAVÈRE

Du 25 mars au 06 avril 2019

SURPRISE PARTIE

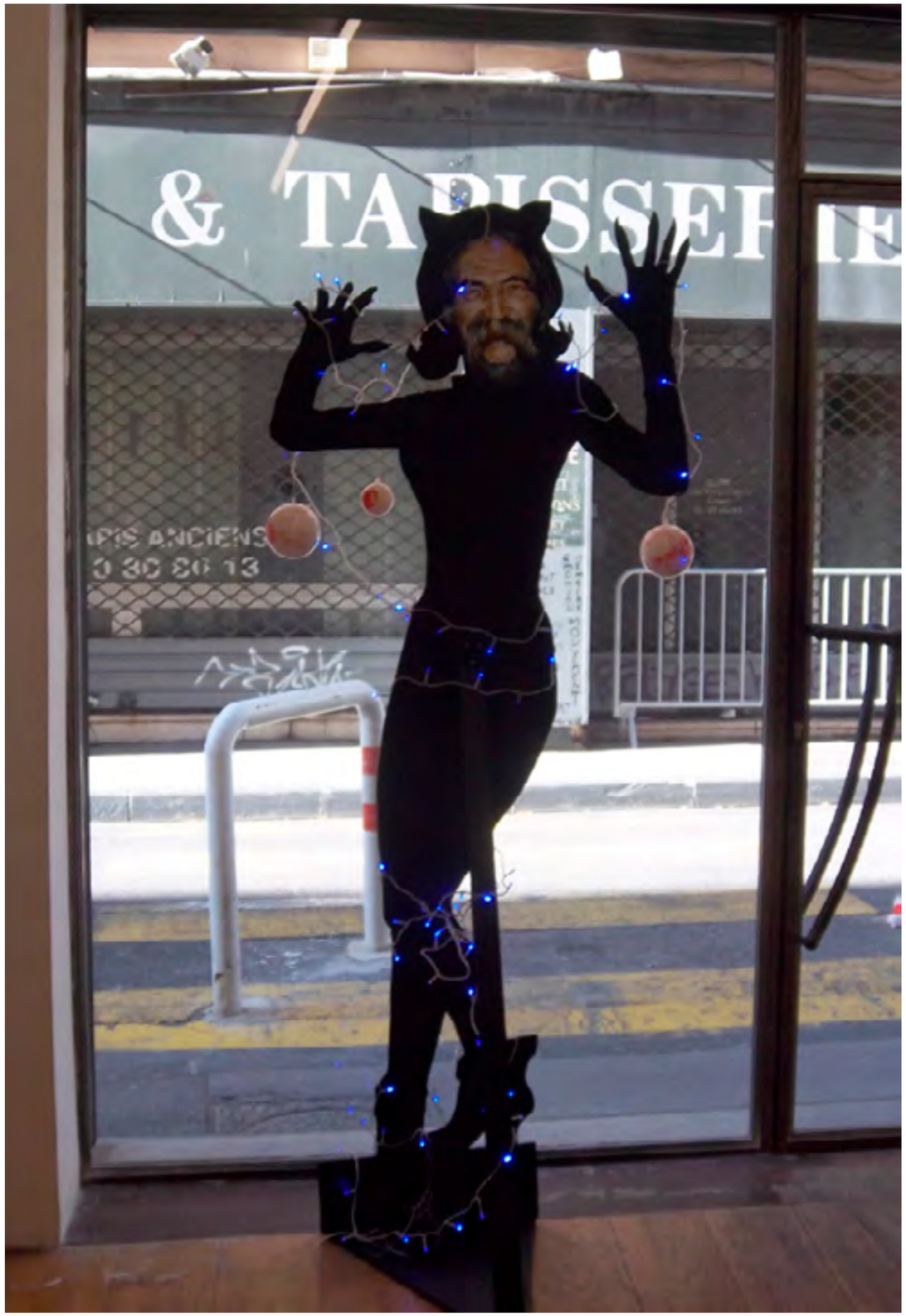
Frédéric Clavère adore faire cohabiter les êtres qui n'ont, aux yeux du commun des mortels, aucun lien de parenté. La lente carpe sait s'unir au fugitif lapin sans en faire une union catastrophique et à moyen terme*. Non, de l'accouplement sortira l'être à surprendre, l'impossible réussi, par la peinture. N'est-il pas, pour cette nouvelle intervention à la galerie du tableau, question de surprise. Je dirai, en aparté que toute question est déjà une surprise et qu'il est moins étonnant d'avoir des réponses surprenantes. Nous sommes donc conviés à des surprises, Toutes les interrogations nous sont permises jusqu'à l'exposition, je serais surpris de ne pas l'être.

Bernard Plasse

*Ces deux animaux ont entre eux le saut: le saut de carpe et le sauté de lapin a-t-on le droit d'en faire une union durable?

Si tu me dis la vérité, je te rendrai ton enfant
Tu ne me rendras pas
mon enfant

Et le loup fera litière avec l'agneau et le léopard avec la biche:
MAMAN!
HALTE AU FEU!
L'air du temps et les gaucheries d'aujourd'hui...


& TA
PIS ANCIENS
0 30 80 13

saveur

CAVIAR, POUSSIÈRE, ÉTOILE

Du 08 au 20 avril 2019

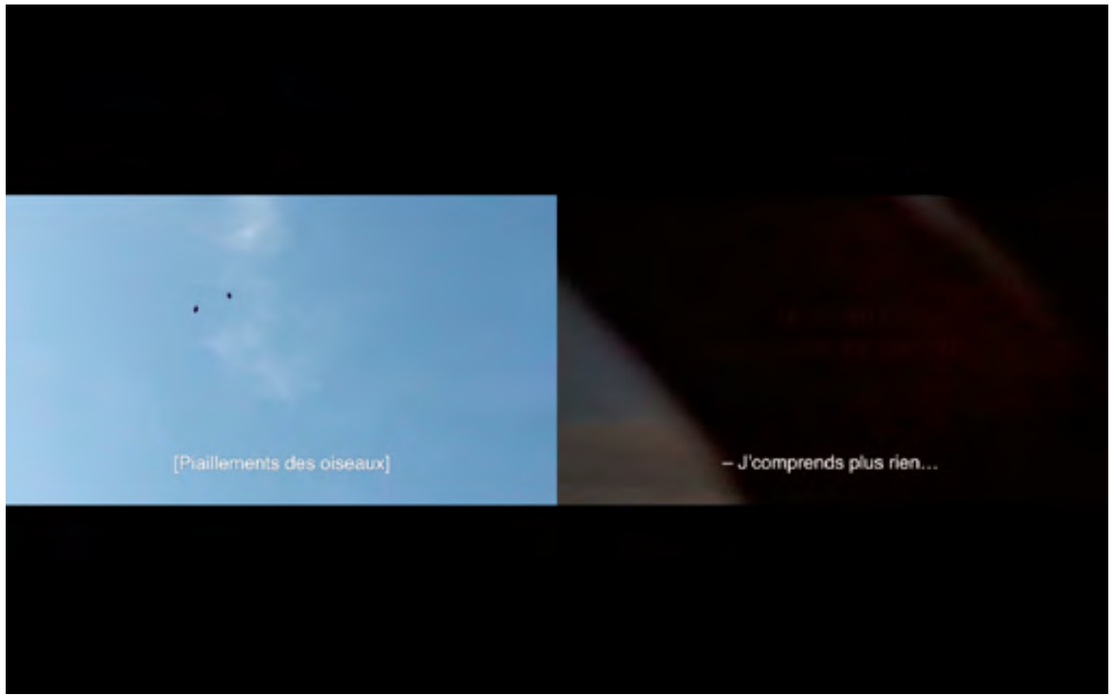
LEÎLA BRETT, MARIE CHÉNÉ, SARAH VENTURI

Faire exposer trois artistes, dont le travail se tutoie, me donne l'occasion, à mon tour, et de montrer et de cacher simultanément. (B. P.)

Leïla Brett: «Il est toujours question, dans mon travail, soit de recouvrement, soit de prélèvement.»

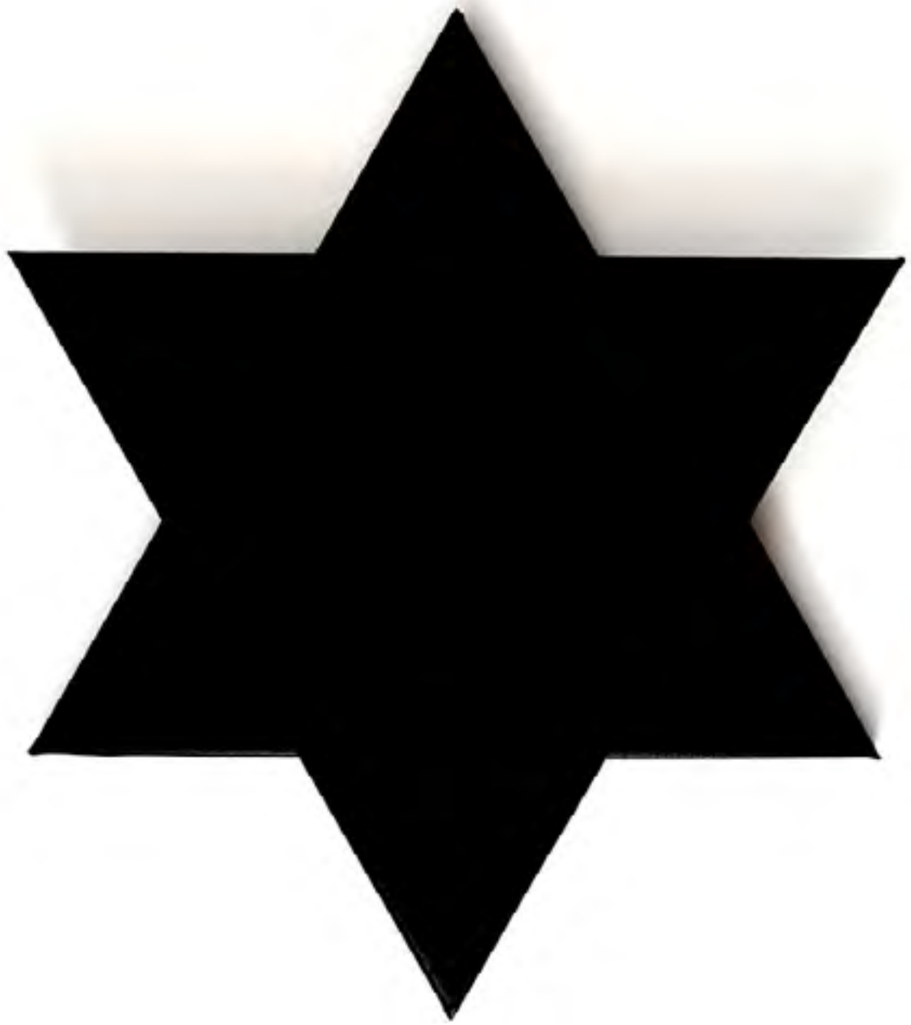
Marie Chéné: « Et ça, est-ce que c'est une phrase ? »

Sarah Venturi: texte « caché » d'un monochrome - l'étoile - révélé par son homophone les toiles, comme reflétées dans un miroir.



LEÎLA BRETT

MARIE CHÉNÉ



JETEZ L'ARGENT
PAR LES
FENETRES

PISSER
ACHAT-VENTE

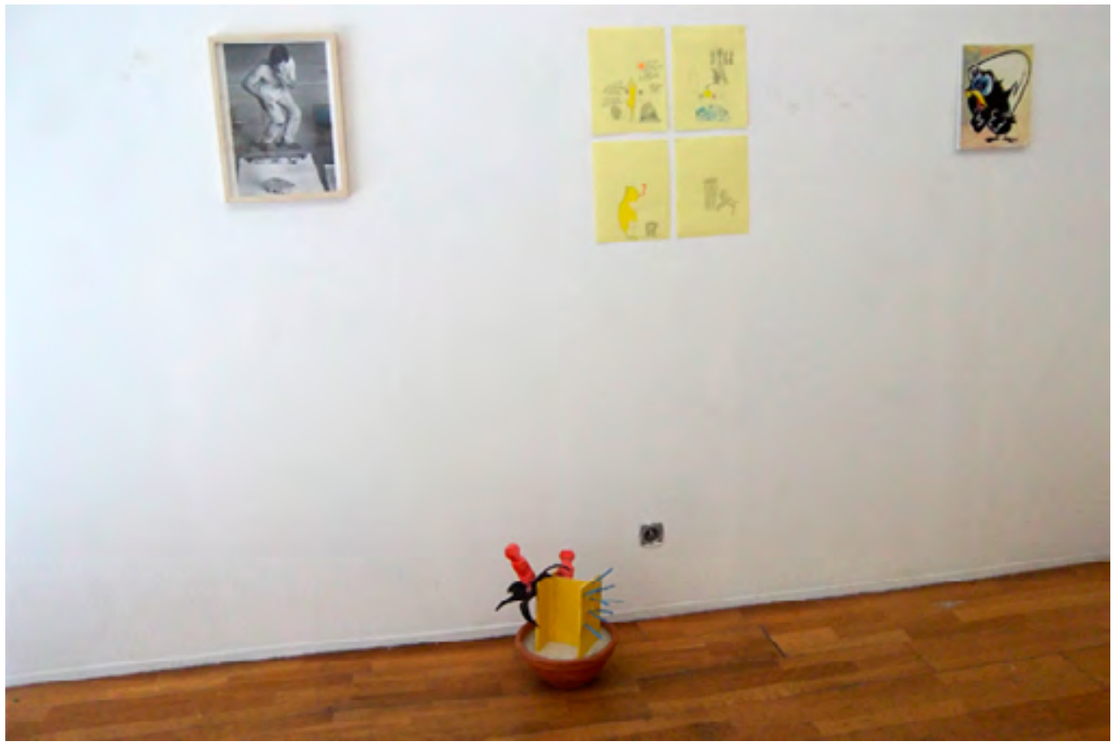
LE BONJOUR DE CECCA

Du 06 au 18 mai 2019

C’est un peu de la vie de Marseille qui est partie, il y a déjà trop longtemps, avec Jean-Jacques Ceccarelli. Il nous manque et nous avons voulu le dire en réunissant, comme une nécessité, quelques uns de ses innombrables amis pour une fête à l’improviste.
Pour ma part, j’évoquerai les souvenirs de son voyage et de son exposition à New York et cet incroyable séjour à Thessalonique aux trente vernissages.
Cela ne peut être qu’une réussite comme chaque fois que sa présence se perçoit et, croyez-moi, nous ferons tout pour qu’il soit là.
Bernard Plasse

Patrick Box
Jean-Jacques Ceccarelli
Frédéric Clavère
Jean-François Coadou
André Dimanche
Alain Domagala
Pascale Mijarès
Jean-Pierre Ostende
Sylvie Réno
Laurent Septier

il giocatore



BILL BURNS

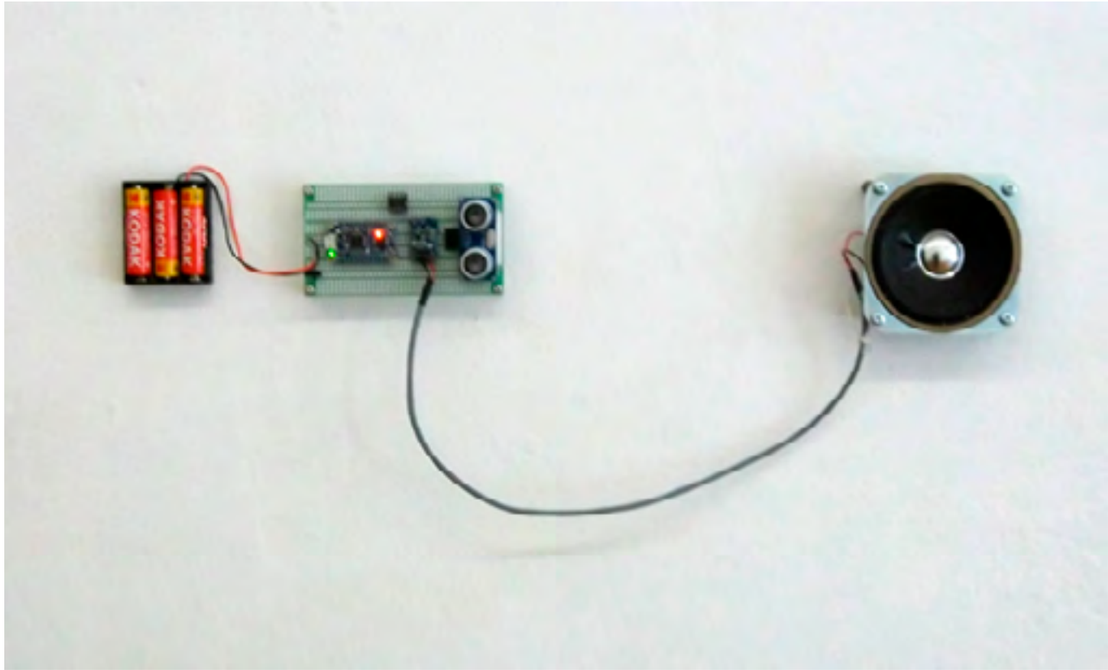
Du 20 mai au 01 juin 2019

Le Grand Commerce (La version de la Laine Bouillie)

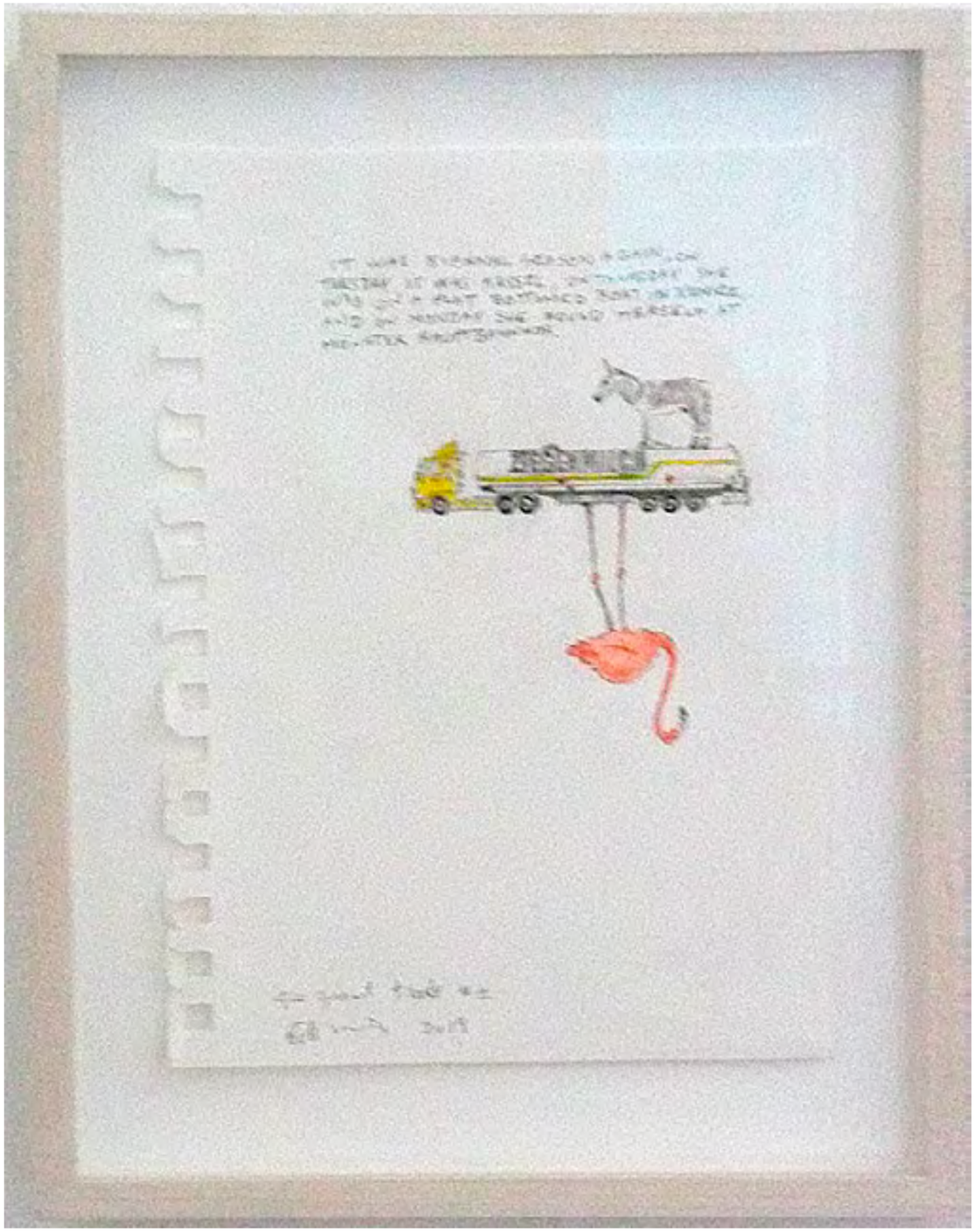
The Great Trade est à la fois un travail sonore, des images et des fanions de laine bouillie. Les fanions en laine bouillie font référence au commerce international, aux écoles d'art internationales, aux biennales d'art internationales et à d'anciennes amies de renommée internationale. Mon projet sonore «Un Chant pour le Power 100» et quelques autres objets parlent de ma position dans l'économie industrielle avancée - en particulier dans l'économie de l'art. Dans cette version, Alan Gasser et Emma Whitla ont arrangé et chanté les noms sur la liste Power 100, publiée chaque année par ArtReview Magazine, Londres sous la forme d'un chant géorgien.

L'artiste remercie le Conseil des Arts du Canada pour son soutien à ce projet.

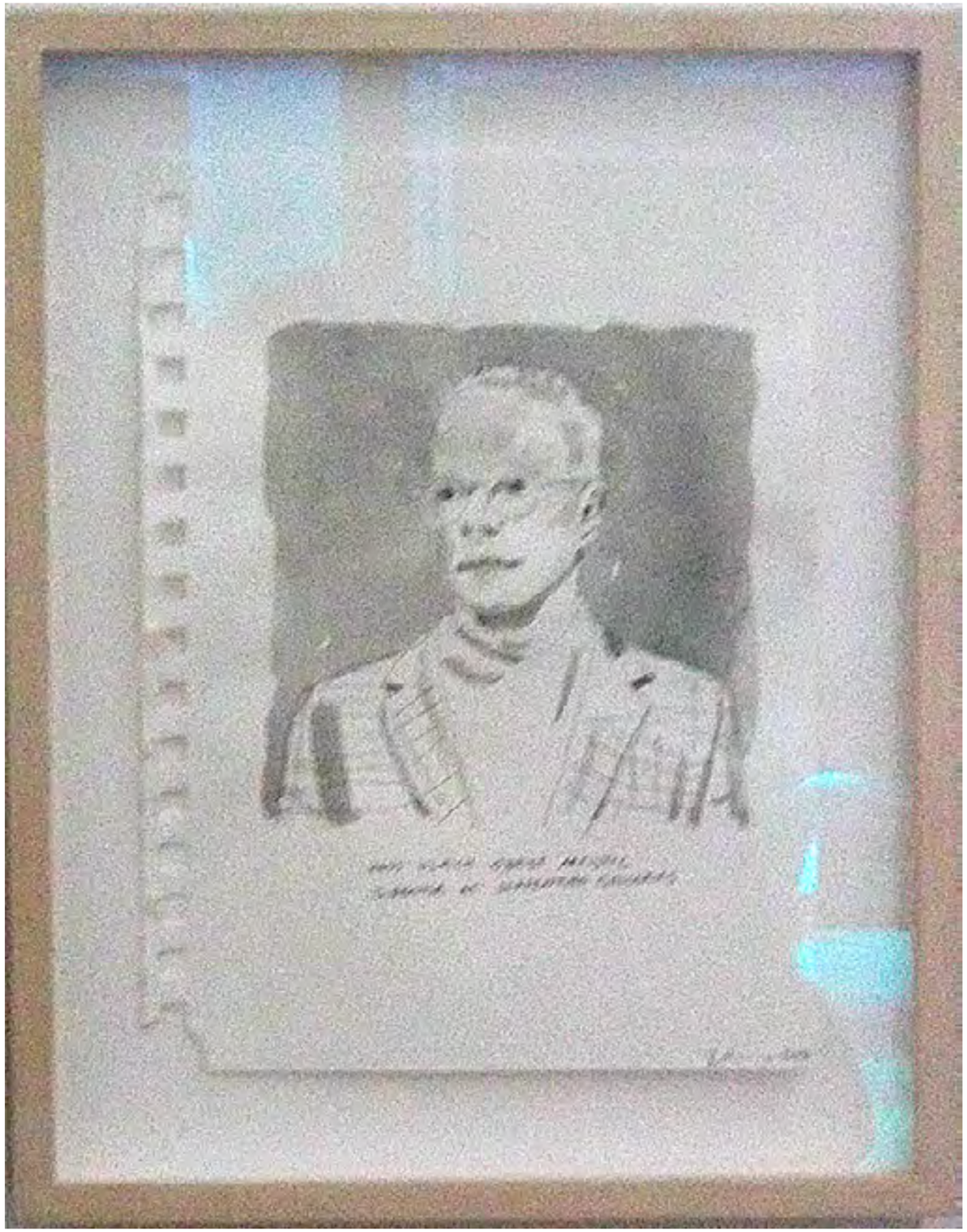
Conseil des arts du Canada Canada Council for the Arts



HOU HAKKU
VENICE
R.C.A.
ROYAL
GOLDSNOTTS
DOCUMENTA
CURATING
BARD
SAO PAULO



THE CHAIR OF THE BOARD WAS UPSET
THAT THE GOAT'S MILK HAD NOT BEEN
PASTEURIZED. ANOTHER DIRECTOR WAS
CONVINCED THE GOATS AND DONKEYS HAVE
NO PLACE AT AN ART MUSEUM. THERE WERE
THE EXPECTED INSINUATIONS ABOUT ANIMAL
CRUELTY AND ALSO ABOUT WHAT IS
APPROPRIATE BEHAVIOURS FOR ARTISTS
OR FARM ANIMALS.



HOU HANRU
BARD
ROYAL
DOGE DI VENEZIA
VENICE
GOLD DIAMOND

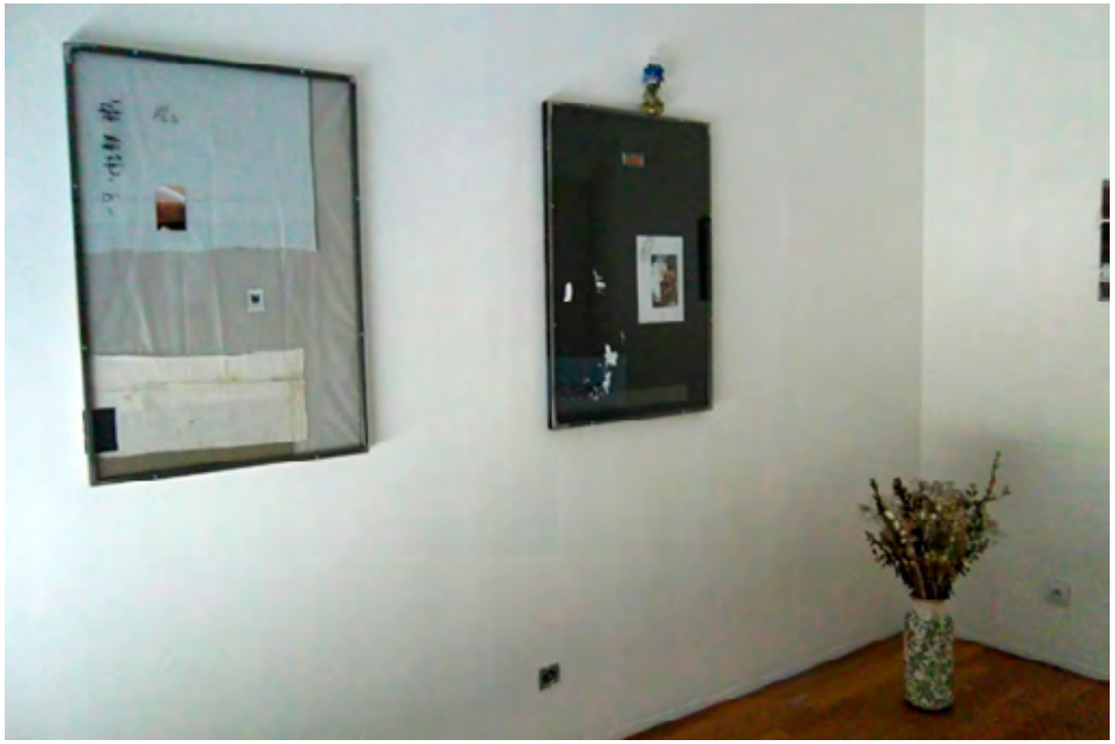
ROMAIN POTTIER

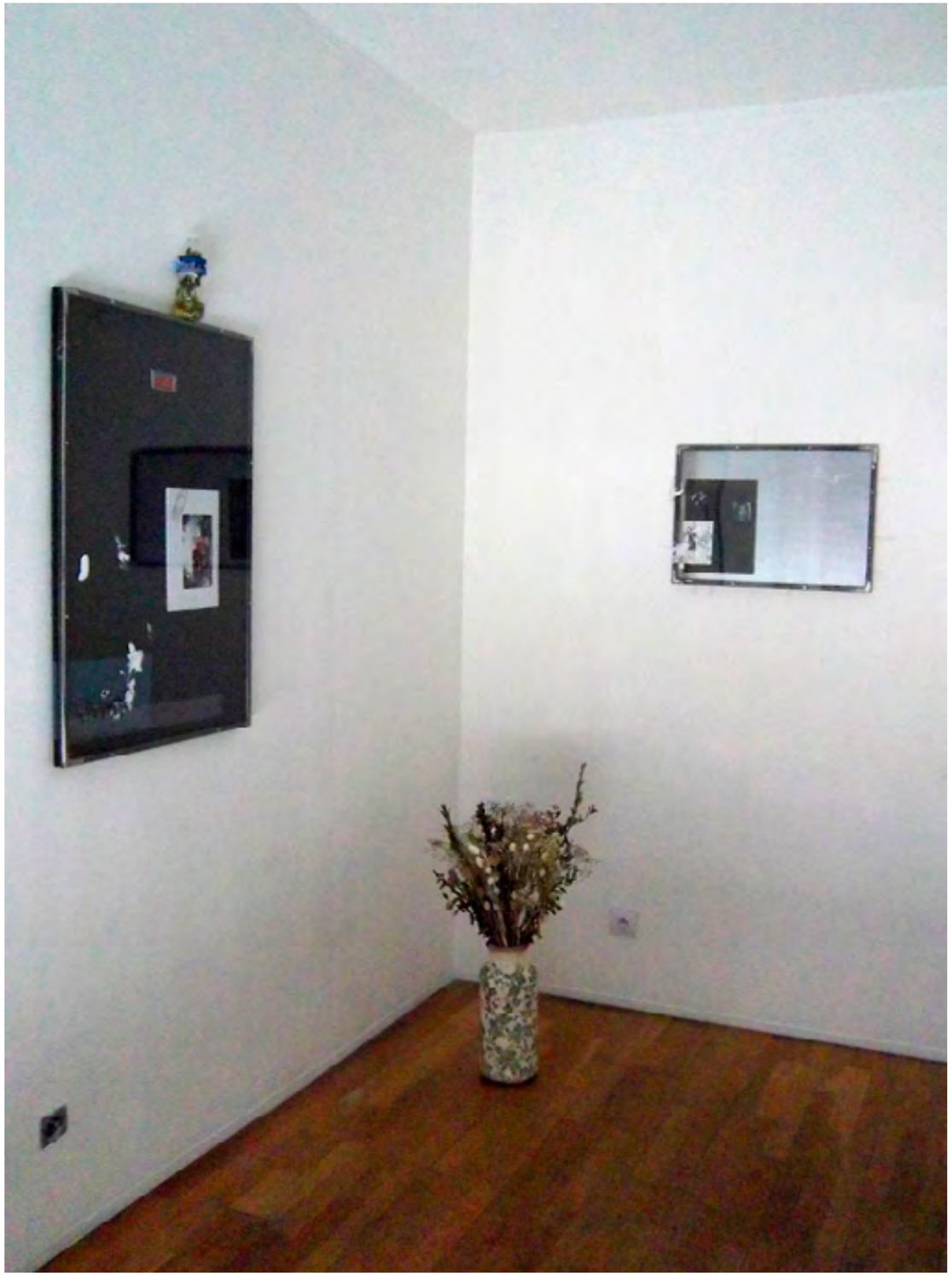
Du 03 au 15 juin 2019

D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours eu une attention particulière pour ce qui est silencieux, pour ce que l'on ne regarde pas, pour le détail plutôt que le tout et pour toutes ces formes "sans intérêt" ; développant à leur égard une forme de tendresse, d'empathie et de fraternité secrète ; j'y trouvais en fait là le refuge de ma propre solitude.

Mon travail trouve en grande partie sa source dans ce monde là : dans la mélodie silencieuse du quotidien, dans le théâtre discret et humble des « choses », dans la matière, dans la réalité pour ce qu'elle a de plus banal.
Qu'elles naissent de la combinaison de nos gestes négligés, d'actes inconscients ou du fruit du hasard, notre quotidien regorge d'installations brutes qui nous renvoient à notre propre condition et qui révèlent bien souvent de notre contemporanéité, de nos codes, de nos croyances, de nos états, de nos appartenances.

Romain Pottier





ALAIN DOMAGALA

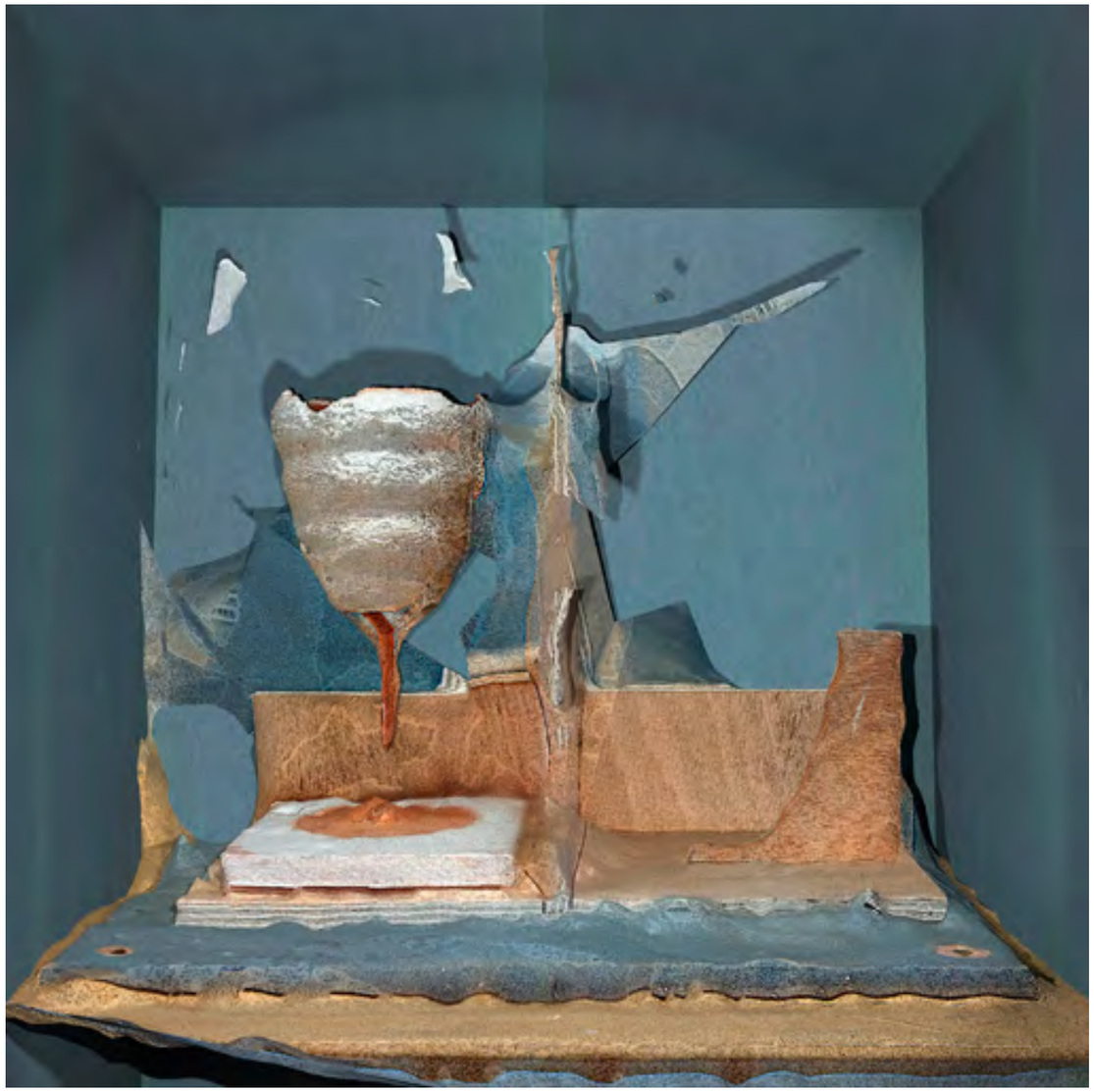
Du 17 au 29 juin 2019

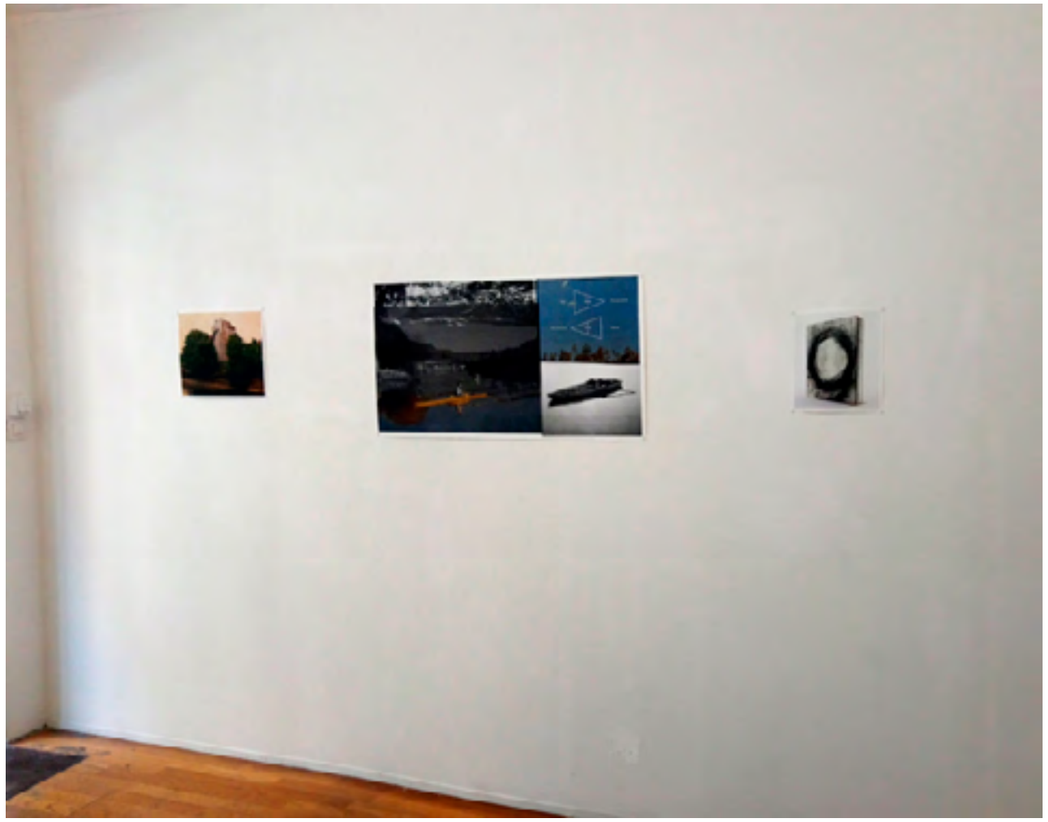
Et les constantes sont faites pour dériver...

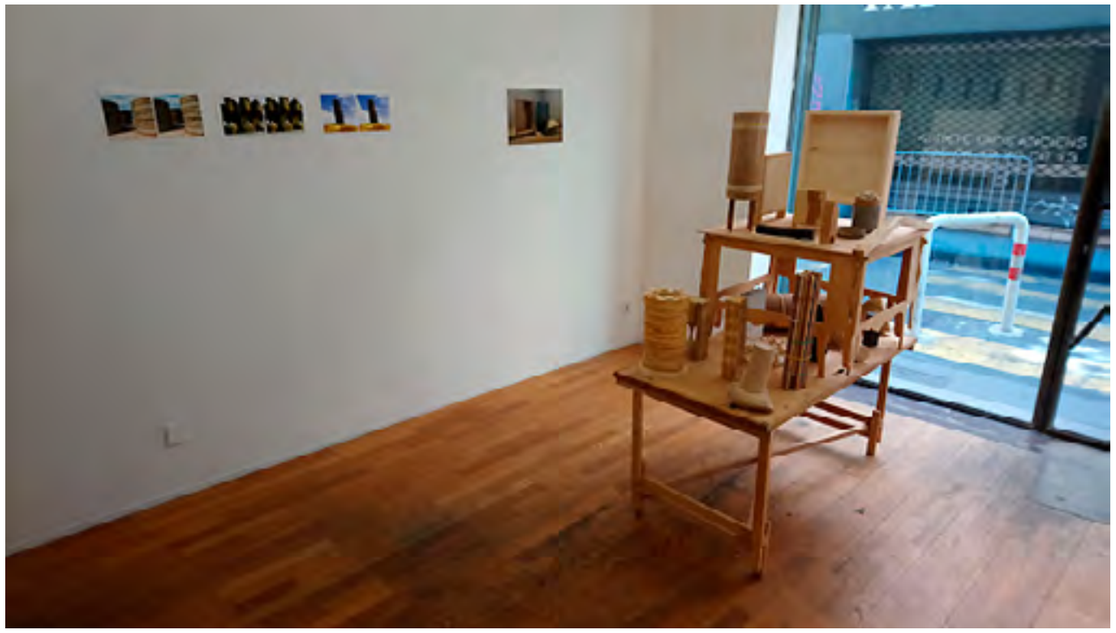
J'ai sans doute un peu fort chargé l'alambic pour trouver le titre de cette exposition à la Galerie du Tableau. Ce n'est pas pour prendre la tangente mais c'est vrai que ça demande un peu de décantation pour entendre la formule. J'y travaille de mon coté.
Alain Domagala

Alain Domagala a fait renaître le cancre matheux de mon enfance. Les seules dérives qui me sont supportables ce sont les miennes et elles seront littéraires ou libertines.
Tourné oui, mais de façon statique, l'objet s'érige, prend la hauteur quand il laisse sa masse, qu'il devient autre par le mouvement de son auteur qu'il devient comme il a été vu, ou prévu, une fois sorti de sa gangue.
Bien sur, tout ça s'écrit en formules, mais je préfère le formuler autrement moi aussi.
L'aventure restera ainsi humaine dans toutes ces petites dérives qui font qu'on trace, d'un seul geste, ou de multiples, le cercle parfait d'un défi de peintre.
Bernard Plasse

Nous penserons, plus particulièrement au cours de cette exposition, à la disparition de notre confrère Michel Barjol.
Nous avons partagé souvent nos choix pour les mêmes artistes, il va nous manquer dès aujourd'hui.
Alain Domagala présente actuellement et jusqu'à févier 2020, un parcours intitulé « Cette vague impression du dehors » dans le cadre du cycle d'expositions initié par Frédérique Verlinden et Michel Barjol, *« Imminentes évasions » au Musée Muséum Départemental de GAP.*







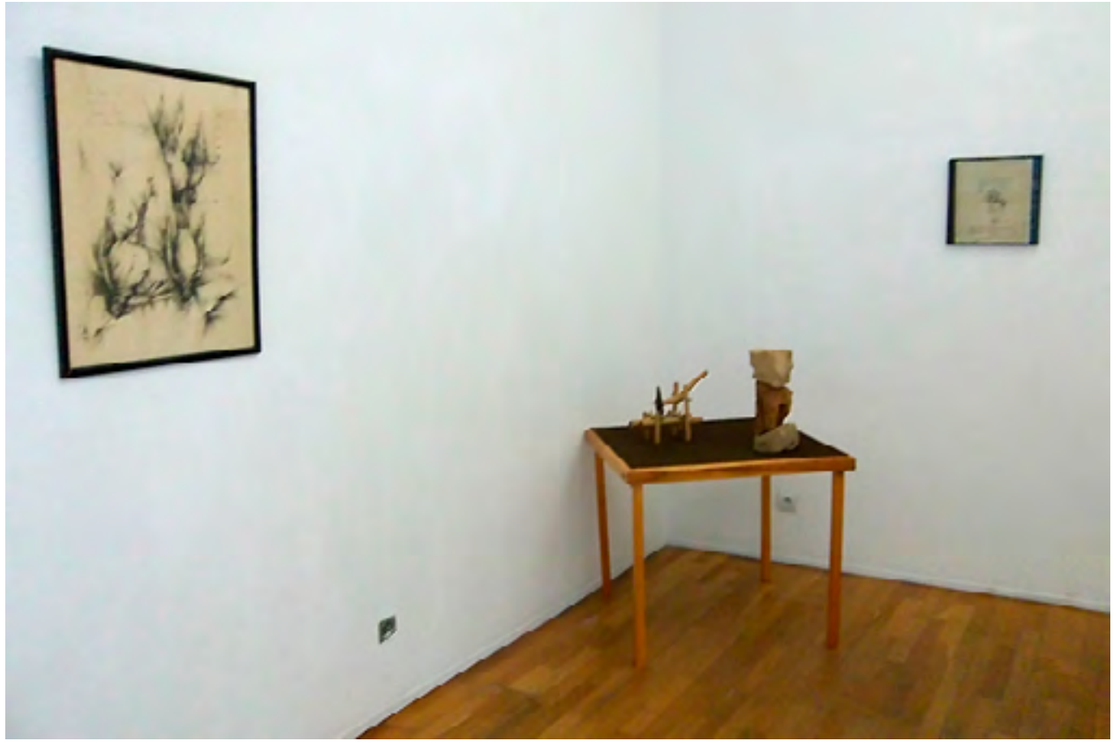
OBJETS CHERCÉS
OBJETS TROUVÉS

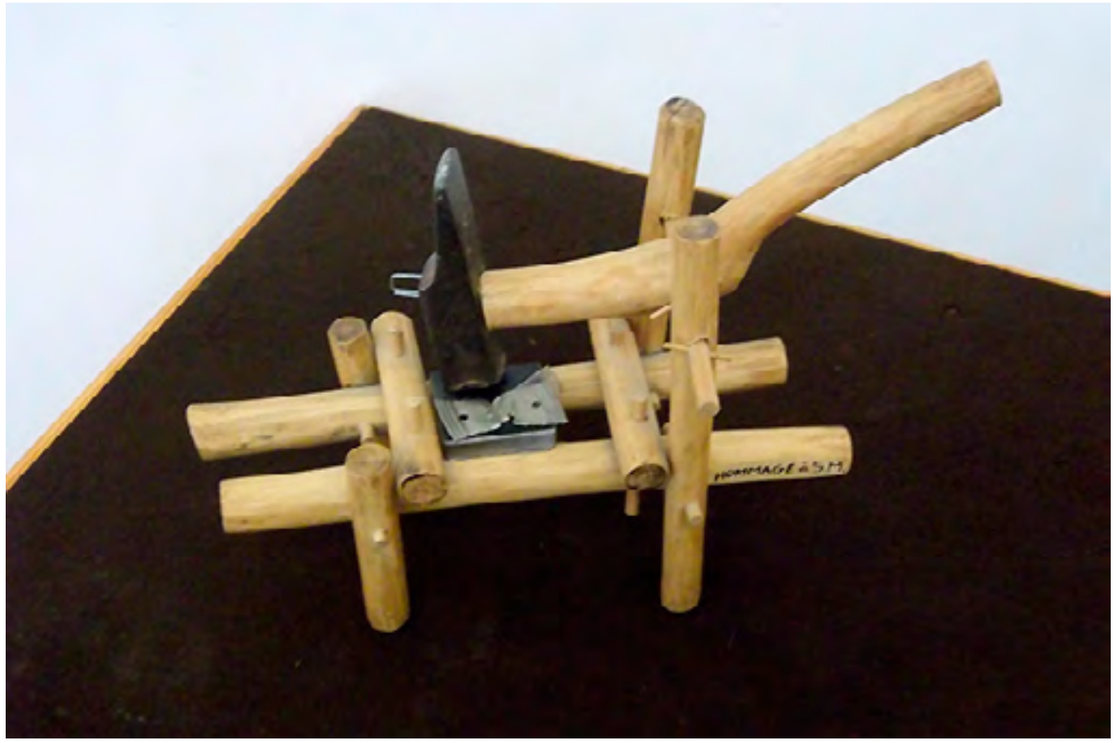
Du 01 au 13 juillet 2019

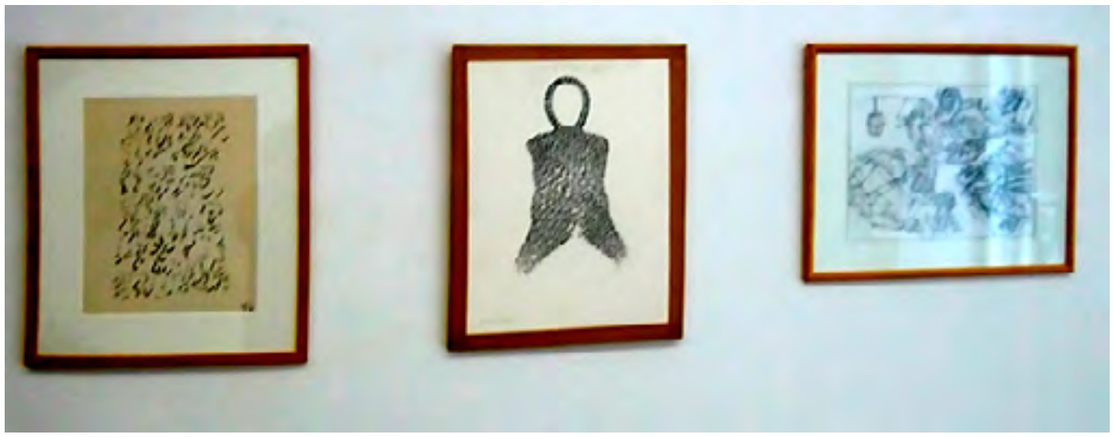
Quelquefois vient à l'évidence un objet jugé de prime abord insignifiant. C'est pourtant de cette résurgence que va s'organiser tout un espace et que d'autre objets vont déterminer à leur tour d'autres présences. Le temps se montre ici complice oublieux de l'âge de l'un et de l'autre, sautant un ou deux siècles avec l'espièglerie d'un gamin. C'est plus fort qu'une référence, c'est une sorte de loi que nous retrouvons parfois dans notre manière de vivre
C'est ainsi que revient s'assoir sur un scooter, Sophocle, pour donner une réplique judicieuse à nos modernes philosophes. Le désordre temporel existe et, en règle générale, c'est lui qui nous trouve sans que nous ayons besoin d'aller le chercher.

Bernard Plasse

PS: En mettant une virgule après Sophocle m'apparait «ce mot est introuvable dans la langue française». Où suis-je allé le chercher?




HOMMAGE A S.M.



ALAIN GOETSCHY

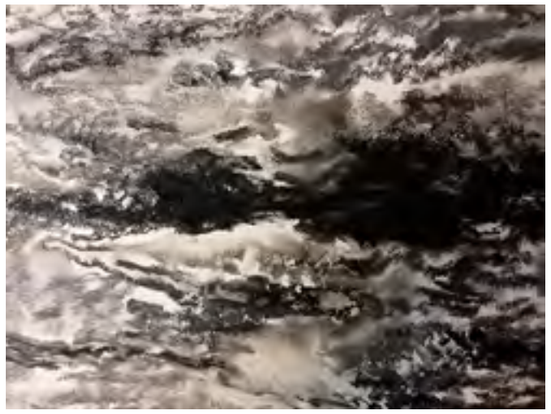
Du 02 au 14 septembre 2019

LA NATURE LE SAVAIT-ELLE?

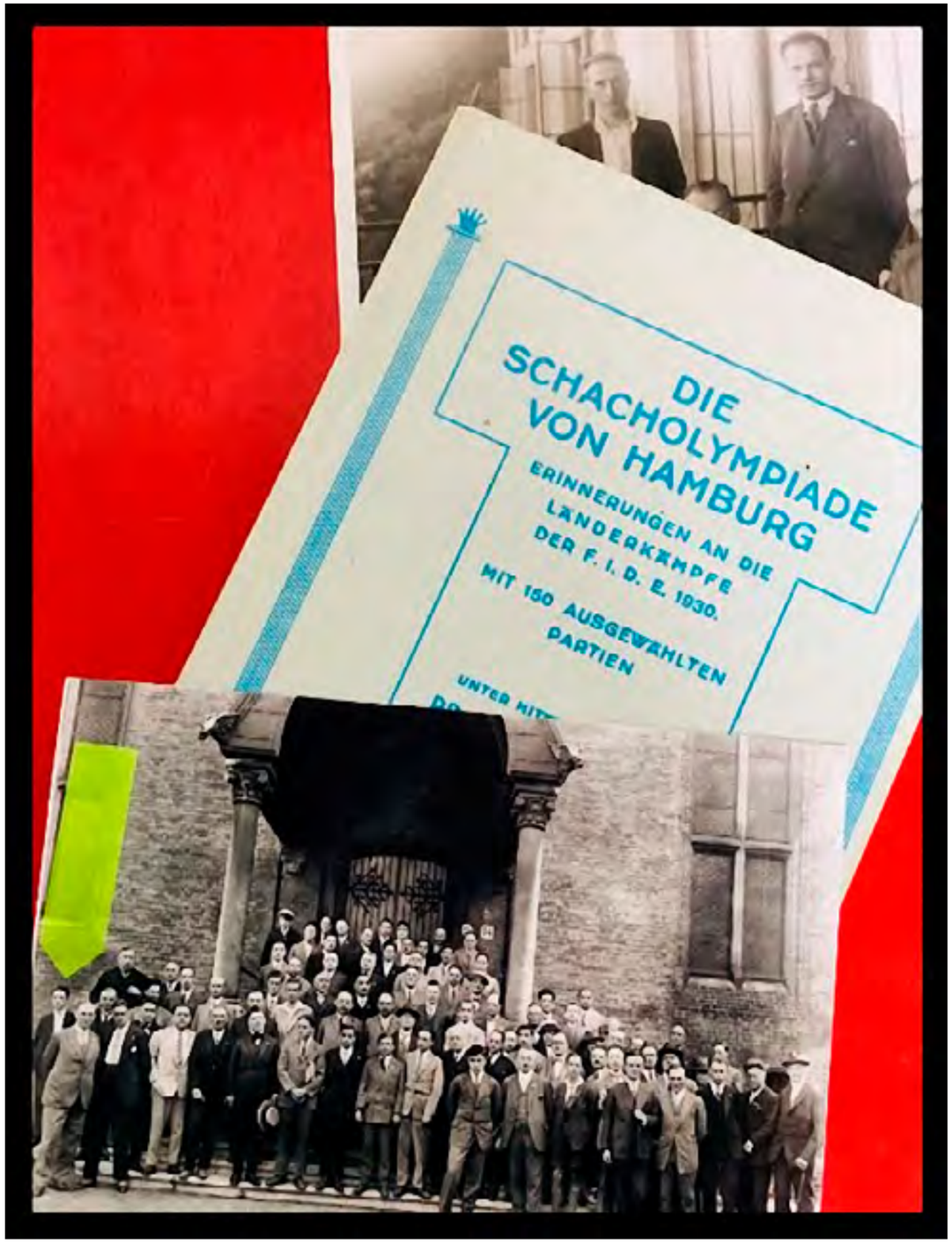
L'image même de notre temps pourrait être celle de notre clavier d'ordinateur. Je l'ai aujourd'hui sous les yeux et à l'instant même où je vais l'utiliser pour vous dire l'intérêt que porte Alain Goetschy à l'apparence d'un mouvement potentiel à rendre des images suspendues dans le temps, des images qui nous survivront, des images d'une nature morte. Il y a une dérision à cacher d'authentiques dessins sous les touches d'un ordinateur connu pour ses images virtuelles. Le dessin efface les lettres qui pourraient servir à le raconter au bout d'infinis algorithmes. C'est une belle façon de lui donner sa vérité dont parlait Ingres.

L'œil, qui peut encore porter témoignage de l'existence de l'homme, est en train de disparaître ou de se rendre à la nature sans, à aucun moment, laisser supposer qu'il y ait vécu. Ce qu'il a nommé paysage, et le serait encore, si perdurait le souvenir de son regard. Goetschy laisse ce regard à la durée. Cette persistance à voir et à prévoir, c'est l'aventure de ces chemins vidés de l'homme quand les chemins creux gravaient autrefois sa présence. S'il est vrai que la mer se recommence, qu'en est-il des forêts, des sommets, des éléments condamnés à être leurs propres géniteurs aveugles. L'homme ne méritait pas ses yeux; la nature le savait-elle?

Bernard Plasse



YOUSSEF TABTI



Du 16 au 28 septembre 2019

Youssef Tabti: universel marchand du sel

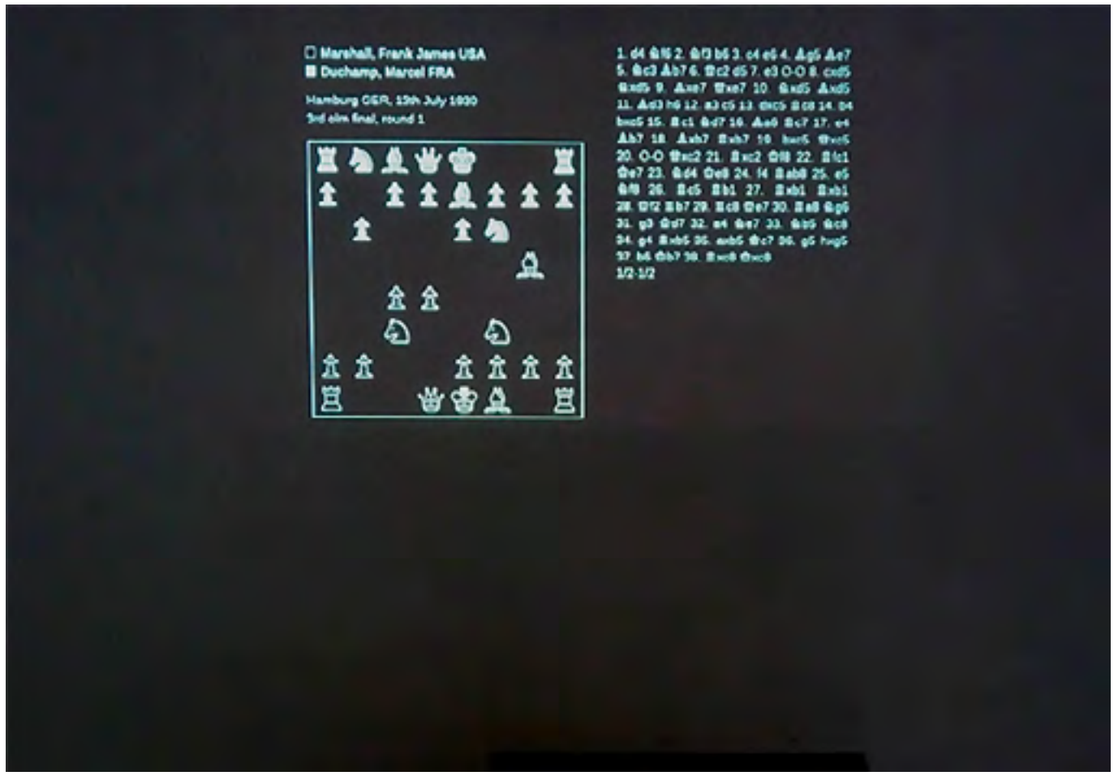
Les joueurs d'échecs sont plus souvent partenaires qu'adversaires, à l'identique des villes de Hambourg et de Marseille qui développent depuis vingt cinq ans des liens d'art et d'amitié.
Youssef Tabti vit son destin d'artiste dans la cité hanséatique mais a déjà tissé des liens étroits avec notre région et notre galerie. Il vient avec Marcel Duchamp jouer une partie ludique autant que plastique. Il a préparé ses coups avec soin bien que celui d'ouverture revienne de droit à son ainé, sans avoir à cacher un pion noir et un pion blanc pour savoir qui va engager la partie et sous quelle couleur.
Une partie d'échecs se construit comme se bâtit une exposition, les difficultés exaltant sa réussite, terme antinomique en l'occurrence.
J'ai plaisir à penser, les origines de ce jeu sont si floues, qu'il est à peu près la seule chose qui nous reste de la tour de Babel: l'art et toutes les langues s'y accordent.

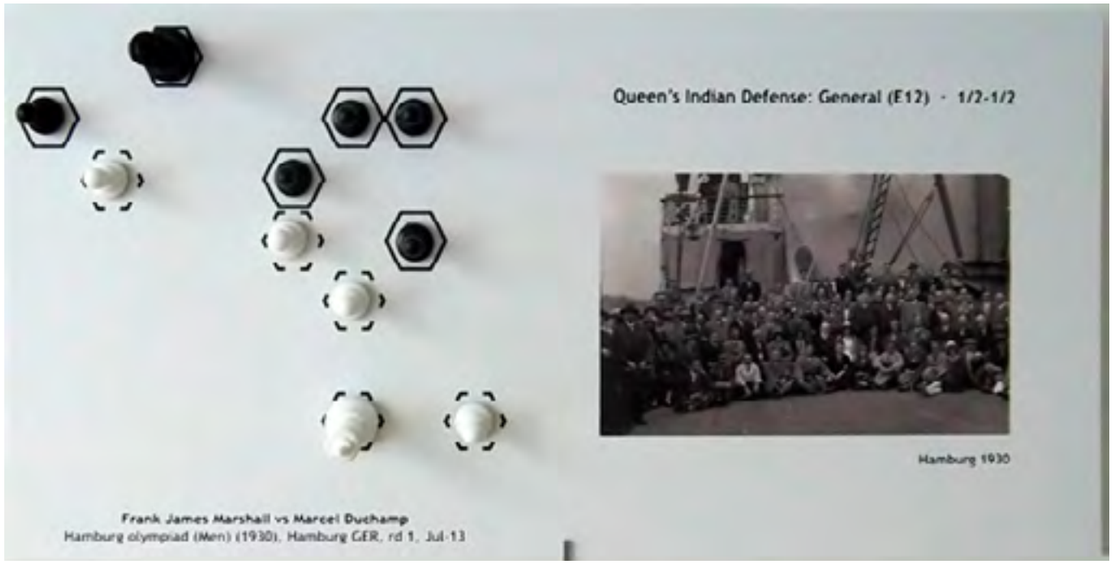
Bernard Plasse

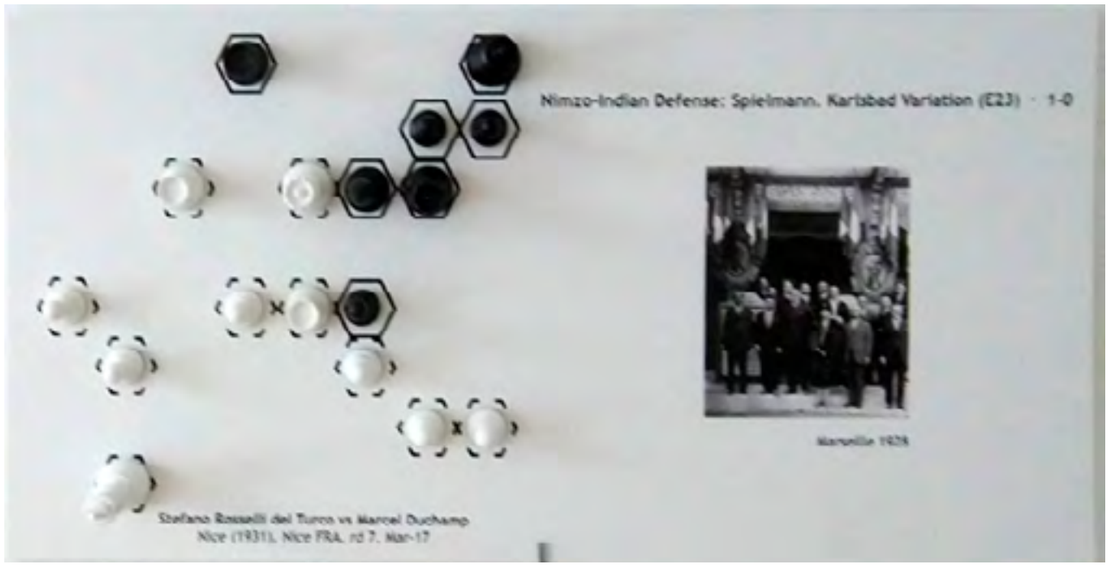
Avec les échecs, écrit Marcel DUCHAMP, on crée de beaux problèmes et cette beauté est faite avec la tête et les mains.
« La peinture ne doit pas être exclusivement visuelle ou rétinienne. Elle doit intéresser aussi la matière grise, notre appétit de compréhension. Il en est ainsi de tout ce que j'aime : je n'ai jamais voulu me limiter à un cercle étroit et j'ai toujours essayé d'être aussi universel que possible. C'est pourquoi par exemple, je me suis mis à jouer aux échecs. En soi, le jeu d'échecs est un passe-temps, un jeu, quoi, auquel tout le monde peut jouer. Mais je l'ai pris très au sérieux et je m'y suis complu parce que j'ai trouvé des points de ressemblance entre la peinture et les échecs. En fait, quand vous faites une partie d'échecs, c'est comme si vous esquissiez quelque chose, ou comme si vous construisiez la mécanique qui vous fera gagner ou perdre. Le côté compétition de l'affaire n'a aucune importance, mais le jeu lui-même est très, très plastique et c'est probablement ce qui m'a attiré. »

Le projet est un travail de recherche artistique encore inachevé sur Marcel Duchamp le joueur d'échecs. Principalement axé sur la participation de Duchamp à l'Olympiade d'échecs de 1930 à Hambourg qui a eu lieu dans le bâtiment Franc Maçonnique encore existant «Das Logenhaus der Provinzialloge von Niedersachsen».
Entre 1928 et 1933, Marcel Duchamp s'occupe principalement des échecs. Peu à peu, il s'intéressa moins aux discussions sur la littérature et la peinture, mais développa une passion pour les échecs. C'est à ce moment-là qu'il est devenu membre du célèbre Marshall Chess Club de New York.
Il a participé avec l'équipe nationale française à l'Olympiade non officielle d'échecs de 1924 à Paris et à quatre jeux olympiques officiels: 1928 à La Haye, 1930 à Hambourg, 1931 à Prague et 1933 à Folkestone.
Pour les expositions à Marseille, j'ai réalisé à partir de photographies d'époque, l'ensemble des pièces d'échecs «Buenos Aires» de 1918/1919 à l'aide d'une imprimante 3D.
A découvrir aussi: - La fameuse partie d'échecs, reconstituée et animée contre Frank Marshall (USA) pendant les Jeux olympiques de 1930 à Hambourg - Quelques photographies inconnues avec M. Duchamp joueur d'échecs ainsi que des travaux Graphiques.

Youssef Tabti


Marshall, Frank James USA
Duchamp, Marcel FRA
Hamburg GER, 19th July 1930
3rd elm final, round 1
1/2-1/2


Queen's Indian Defense: General (E12) · 1/2-1/2
Hamburg 1930
Frank James Marshall vs Marcel Duchamp
Hamburg olympiad (Men) (1930), Hamburg GER, rd 1, Jul-13


Nimzo-Indian Defense: Spielmann, Karlsbad Variation (E23) · 1-0
Stefano Rossetti del Turco vs Marcel Duchamp
Nice (1931), Nice FRA, rd 7, Mar-17

OLIVIER REBUFA

Du 30 septembre au 12 octobre 2019

OLIVIER REBUFA: UN TEMPS DE POSE MÉMORABLE

Le temps ne nous laisse pas le temps de le compter. Nous avons beau le loisir de nous retrouver tels que nous ne sommes plus sur de vieilles photos surgies parfois d'on ne sait quelle boite à souvenirs.
Olivier Rebufa doit composer avec sa compagne qui, à l'instar du docteur Faust, ne prend pas une ride. Barbie fête ses soixante ans avec des traits juvéniles Mais Olivier Rebufa, lui aussi, a des secrets de jouvence: il se retrouve et se renouvelle joyeusement.
Non seulement ce photographe a un regard mais il sait aussi se regarder.

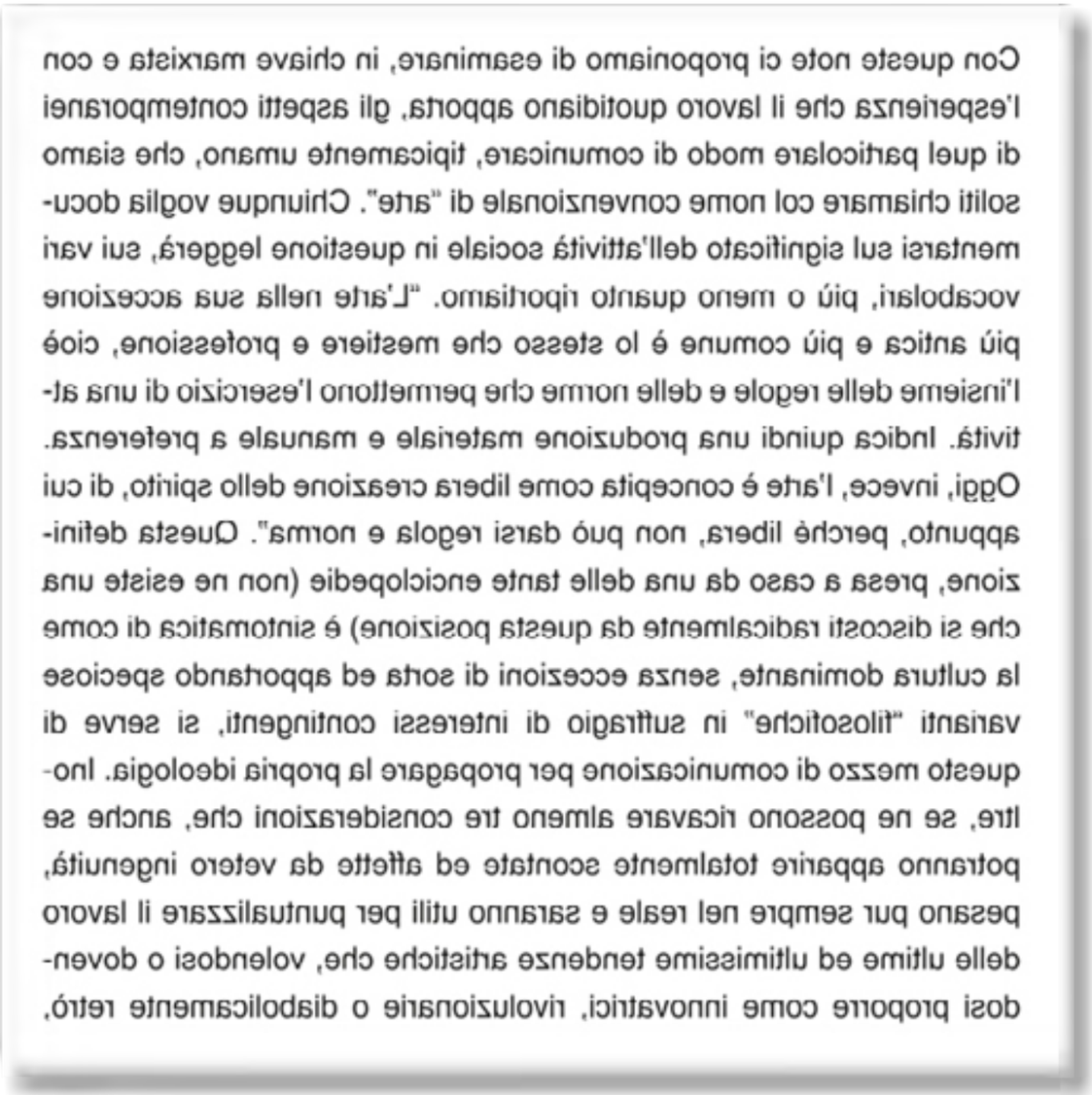
Bernard Plasse

Camera Boffredo©

Camera Boffredo©

Camera Boffredo©

ROBERTO COMINI



Du 14 au 26 octobre 2019

Experto crede Ruperto:
nec si miserum Fortuna Rupertum finxit
vanum etiam mendacemque improba finget

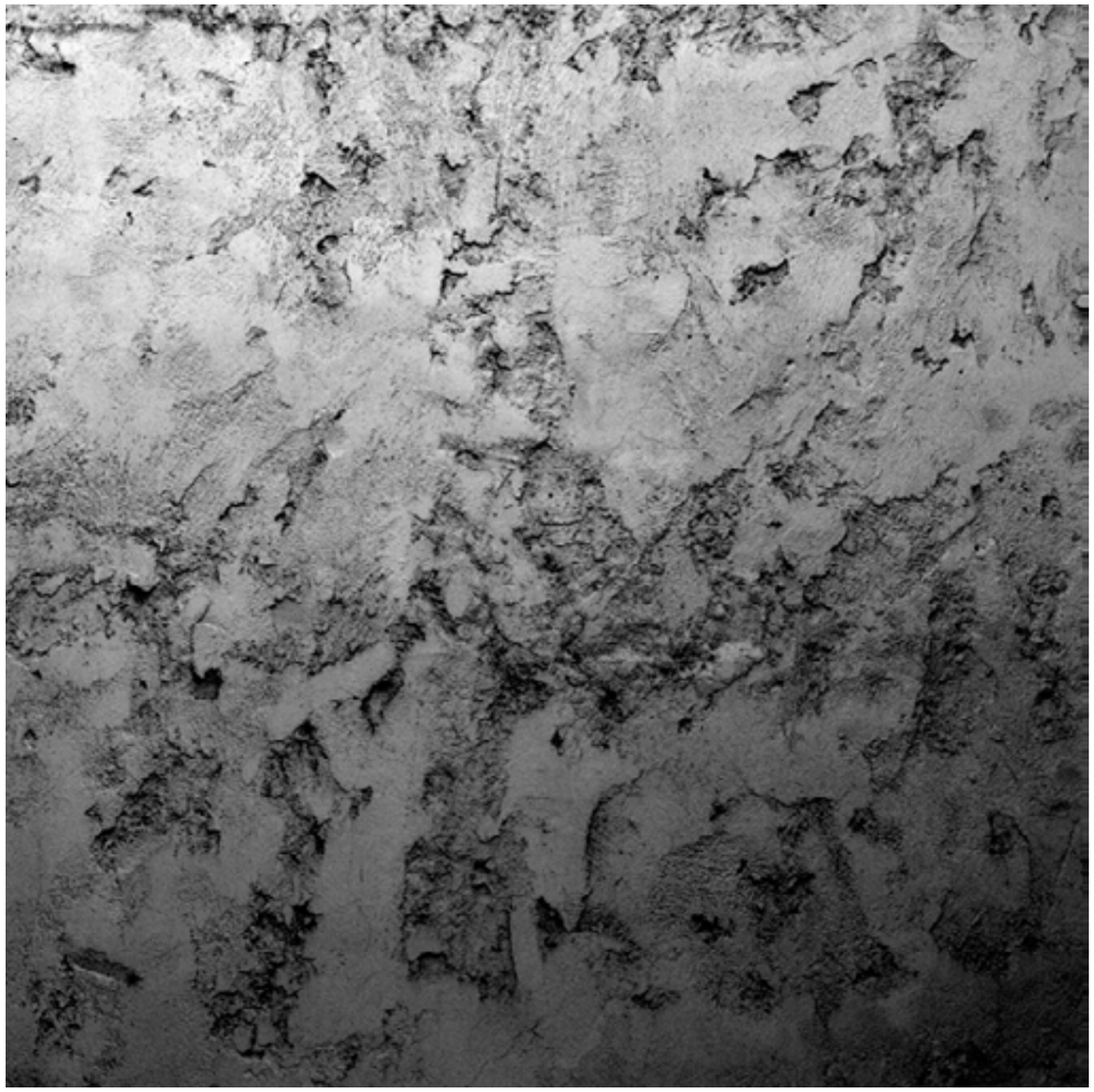
«Sur tout ce que je disais, manifestais, indiquais, signifiant ma pensée, parlant et écrivant». Pour insister, expliquer et détecter, mais aussi pour pouvoir penser, le dire est base et acmé de tout faire. Peut une «n'importe quelle» communication venir à se définir comme un système de signes qui transmettent automatiquement conscience du propre langage, au-delà de la médiation du locuteur? Chaque instrument de la communication démonte n'importe quel limite technique à l'auteur qui trouve, dans une opération «de cela», la dimension de l'aire qui est œuvre. Mais c'est la constriction mentale nécessaire à son appropriation, en termes d'économie de la pensée et du langage verbal, qui présuppose, par contradiction logique, une évasion de la réalité en tant que théorie ou artefact du vrai.
L'art pèse, donc, dans la sphère du sociale révélant en déviation la relation entre signifiant et signification, par l'utilisation du langage qui avalise les instruments et donne un code à la perception.

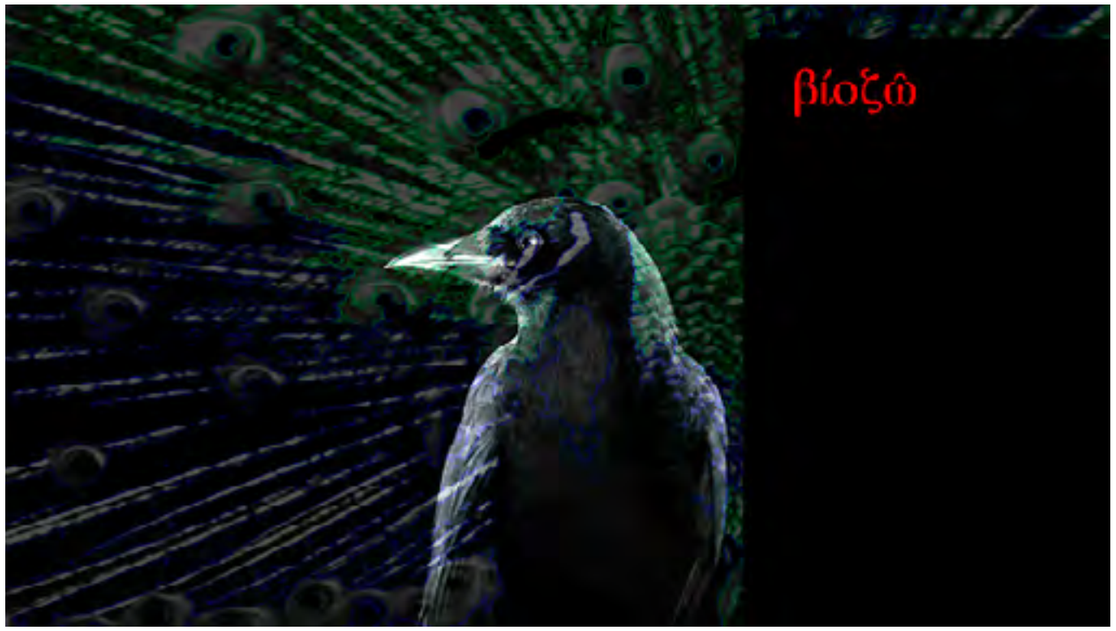
"Upon everything I said, manifested, indicated, meaning my thought, talking and writing"
To insist, explain and take up, although also to be able to think, the saying is the basis and acme of whatever doing. Can a "whatever" communication come to be defined as a system of signs which self-transmit awareness of the real functioning of its own language, beyond, excluding the mediation of the speaker? Every instrument of communication unhinges whatever technical limit of the author who, in an operation "by it", finds the dimension of the area which is work. However, it is the mental constraint necessary to its appropriation, in terms of economy of thought and of verbal language which, by way of logical contradiction, presupposes evasion from reality in the quality of theory or artifact of the real.
Art, then, weighs within the social sphere revealing, in deviation, the relationship between the signifying and the signified through the use of language which endorses the instruments and presents a code to the perception.

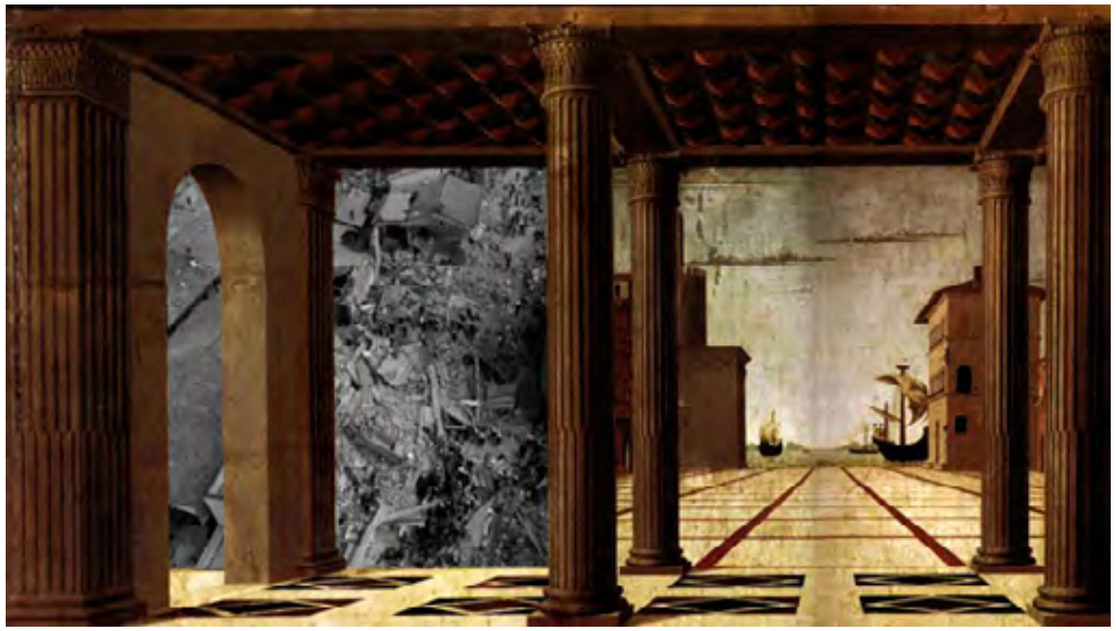
"Su tutto ciò che dicevo, che manifestavo, che indicavo, significando il mio pensiero, parlando e scrivendo". Per insistere, spiegare e rilevare, ma anche per poter pensare, il dire è base ed acme di qualsivoglia fare. Può una "qualsiasi" comunicazione venire a definirsi come un sistema di segni che autotrasmettono coscienza del funzionamento reale del proprio linguaggio, al di là, escludendo la mediazione del parlante? Ogni strumento della comunicazione scardina qualsiasi limite tecnico all'autore che trova, in un'operazione "da esso", la dimensione dell'area che è opera. Ma è la costrizione mentale necessaria all'appropriazione di essa, in termini di economia del pensiero e del linguaggio verbale, che presuppone, per contraddizione logica, evasione dalla realtà in veste di teoria o artefatto del vero.
L'arte, dunque, pesa nella sfera del sociale rivelando in deviazione il rapporto tra significante e significato, attraverso l'uso della lingua che avvalla gli strumenti e porge un codice alla percezione.

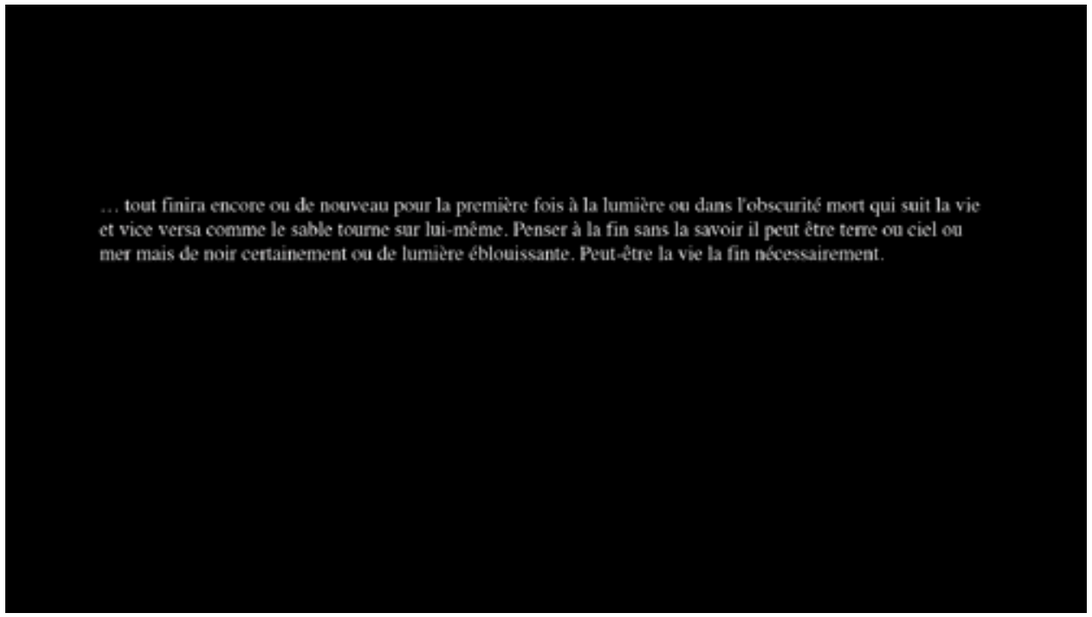
Roberto Comini.
« Skenobaino », 1978.

https://www.youtube.com/watch?v=ogJWnpboYhQ

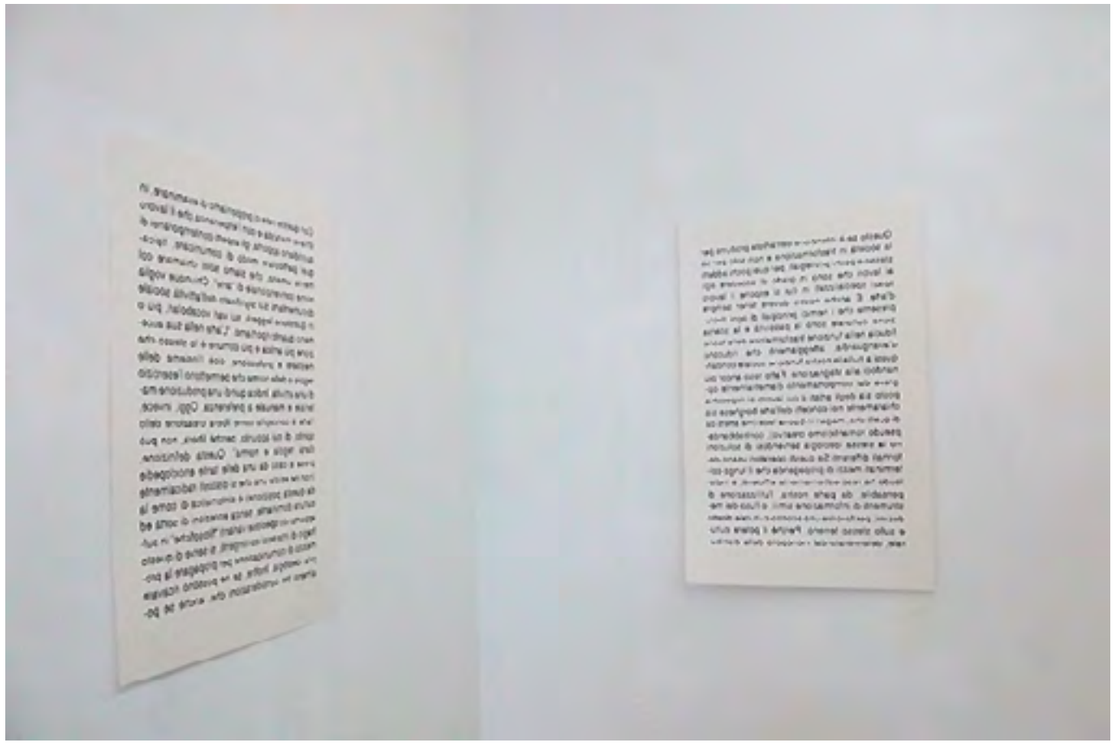



βίοζῶ





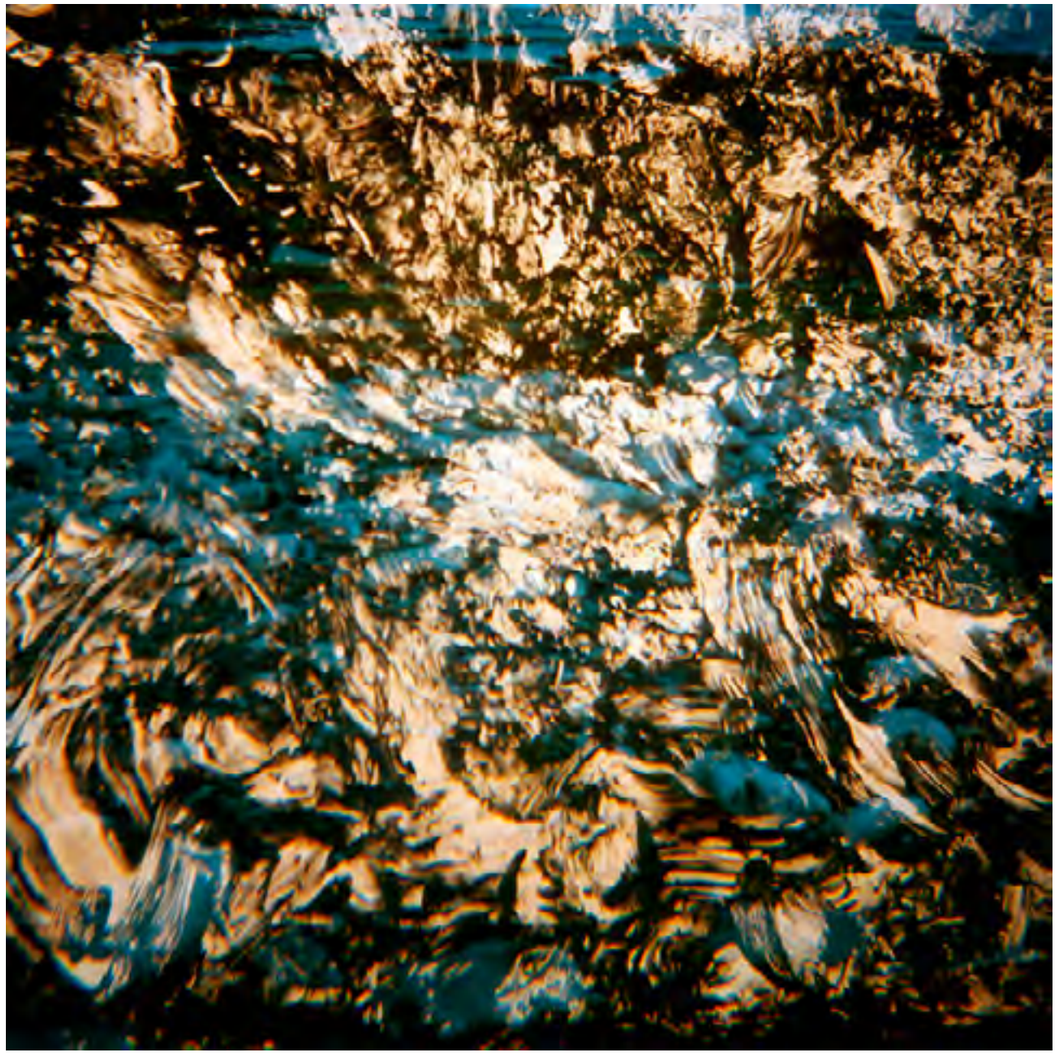
… tout finira encore ou de nouveau pour la première fois à la lumière ou dans l'obscurité mort qui suit la vie et vice versa comme le sable tourne sur lui-même. Penser à la fin sans la savoir il peut être terre ou ciel ou mer mais de noir certainement ou de lumière éblouissante. Peut-être la vie la fin nécessairement.



Con queste note ci proponiamo di esaminare, in chiave marxista e con l'esperienza che il lavoro quotidiano apporta, gli aspetti contemporanei di quel particolare modo di comunicare, tipicamente umano, che siamo soliti chiamare col nome convenzionale di "arte". Chiunque voglia documentarsi sul significato dell'attività sociale in questione leggerà, sui vari vocabolari, più o meno quanto riportiamo. "L'arte nella sua accezione più antica e più comune è lo stesso che mestiere e professione, cioè l'insieme delle regole e delle norme che permettono l'esercizio di una attività. Indica quindi una produzione materiale e manuale a preferenza. Oggi, invece, l'arte è concepita come libera creazione dello spirito, di cui appunto, perchè libera, non può darsi regola e norma". Questa definizione, presa a caso da una delle tante enciclopedie (non ne esiste una che si discosti radicalmente da questa posizione) è sintomatica di come la cultura dominante, senza eccezioni di sorta ed apportando speciose varianti "filosofiche" in sul-tragio di interessi contingenti, si serve di questo mezzo di comunicazione per propagare la propria ideologia. Inoltre, se ne possono ricavare almeno tre considerazioni che, anche se po-

Questo se è intenzione dell'artista produrre per la società in trasformazione e non solo per sè stesso e pochi privilegiati, per quei pochi addetti ai lavori che sono in grado di accedere agli spazi specializzati in cui si espone il lavoro d'arte. È anche nostro dovere tener sempre presente che i nemici principali di ogni rivoluzione culturale sono la passività e la scarsa fiducia nella funzione trasformatrice delle teorie d'avanguardia, atteggiamenti che riducono quasi a nulla la nostra funzione sociale condannandoci alla stagnazione. Fatto reso ancor più grave dal comportamento diametralmente opposto sia degli artisti il cui lavoro si rispecchia chiaramente nei concetti dell'arte borghese sia di quelli che, magari in buona fede (ma affetti da pseudo romanticismo creativo), contrabbandano la stessa ideologia servendosi di soluzioni formali differenti.Se questi operatori usano determinati mezzi di propaganda che il lungo collaudo ha reso estremamente efficienti, è indispensabile, da parte nostra, l'utilizzazione di strumenti di informazione simili, o l'uso dei medesimi, per favorire uno scontro culturale diretto e sullo stesso terreno. Perchè il potere culturale, determinato dal monopolio della distribu-

ALAIN ANDRADE et PEDRO LINO



Du 28 octobre au 09 novembre 2019

Visibles ni définissables
Alain : Des formes répondent à une autre et ainsi de suite.
Pedro : Ce sont deux images contraires réunies. A la recherche d'une harmonie résultant d'une antinomie, d'un paradoxe.
Alain : L'art nous relie aux autres et à ceux qui nous entourent, Comme il est impossible de donner un sens à cette immensité qui nous touche à tel point.
Pedro : La forme émane d'un geste sans intention, presque inconscient, comme dans un rêve qui se forme dans les profondeurs et sourd à travers les courants pour éclore en couleurs cadrées du réel. La résurgence se confronte à un cadre, un détail capté au hasard de l'errance du regard.
Lenteur de la création du dessin et instantané du cadrage d'un paysage.
Alain : Notre travail se rapproche d'avantage de l'informel que de n'importe quelle autre forme de réalisme.
Pedro : Prendre de la matière et l'exposer à la lumière. Chercher des points de transparence, des passages et des impasses, des plaines et des montagnes, des liens, des points de tension et des points de rencontre. Ne pas donner de forme mais permettre toutes les formes.
Laisser des passerelles, qui permettent de se frayer un chemin à travers les végétaux, la brume, les minéraux.
Alain : La photo possède une abstraction qui lui est propre et qu'il est difficile de pénétrer.
Pedro : Les couleurs dessinent les cartes des territoires noirs. La cartographie résout le paradoxe.
Alain : Nous mettons au point une technique rationnelle. Le résultat est tel qu'il est parce que nous exploitons cette vision modifiée qui apparait grâce à la photographie.
Pedro : L'appareil photographique révèle les vibrations de la tension entre les deux images confrontées. L'altération de l'une et de l'autre crée l'équilibre et les lignes de force qui parcourent la surface en redessinant le paysage.
Alain : Seules les surfaces grises, blanches et noires nous intéressent, puis les imbrications de la couleur.
Pedro : Palimpseste où l'on redessine une cartographie du sensible à quatre mains.
Alain : Je travaille toutes formes de matières liquides, solides pour arriver à la photographie.
Pedro : ce temps de pose rassemble les éléments de la forme. Il arête les tensions en figeant la résistance des deux images en une seule.

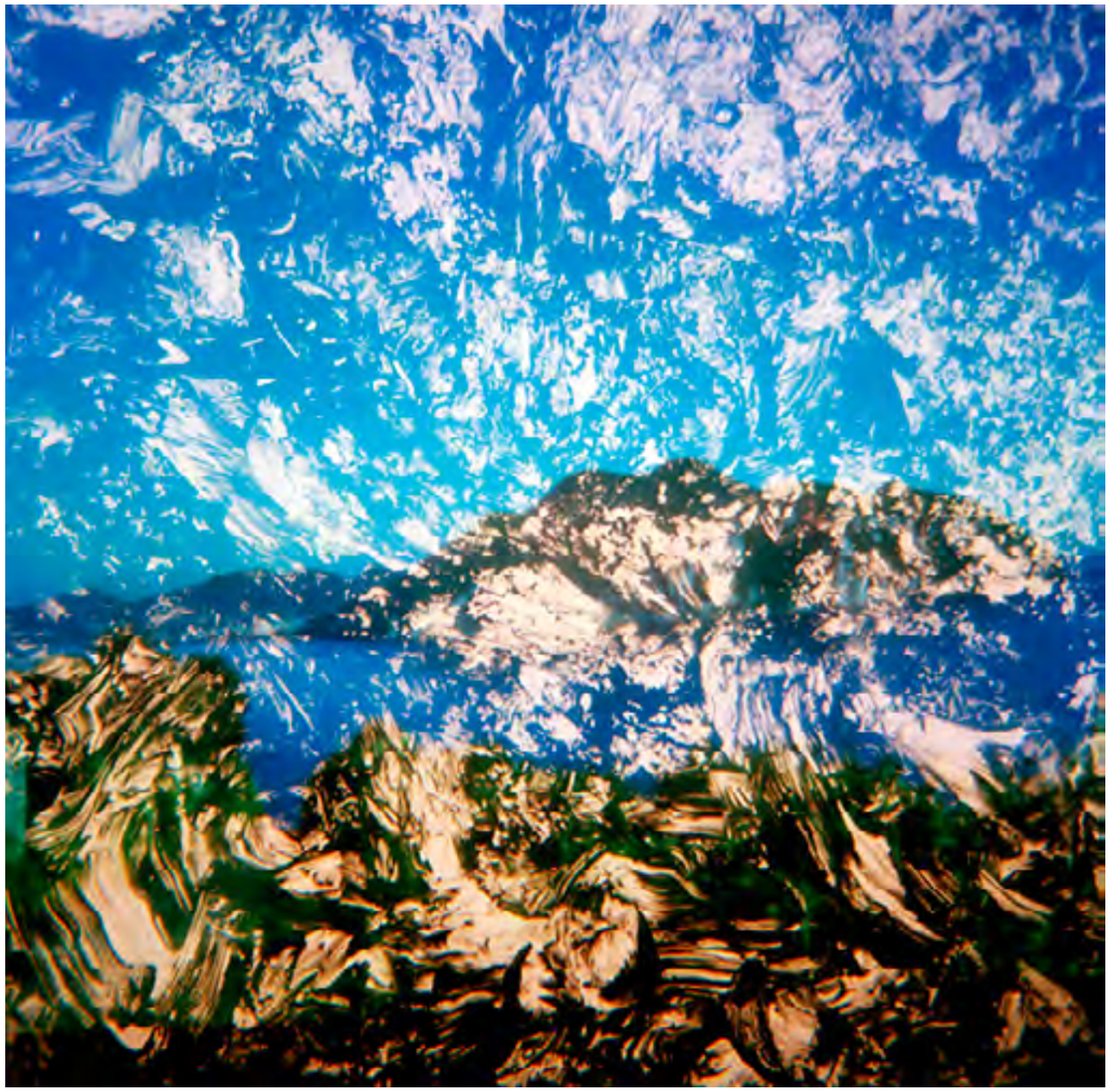
Alain Andrade et Pedro Lino le 6/04/19

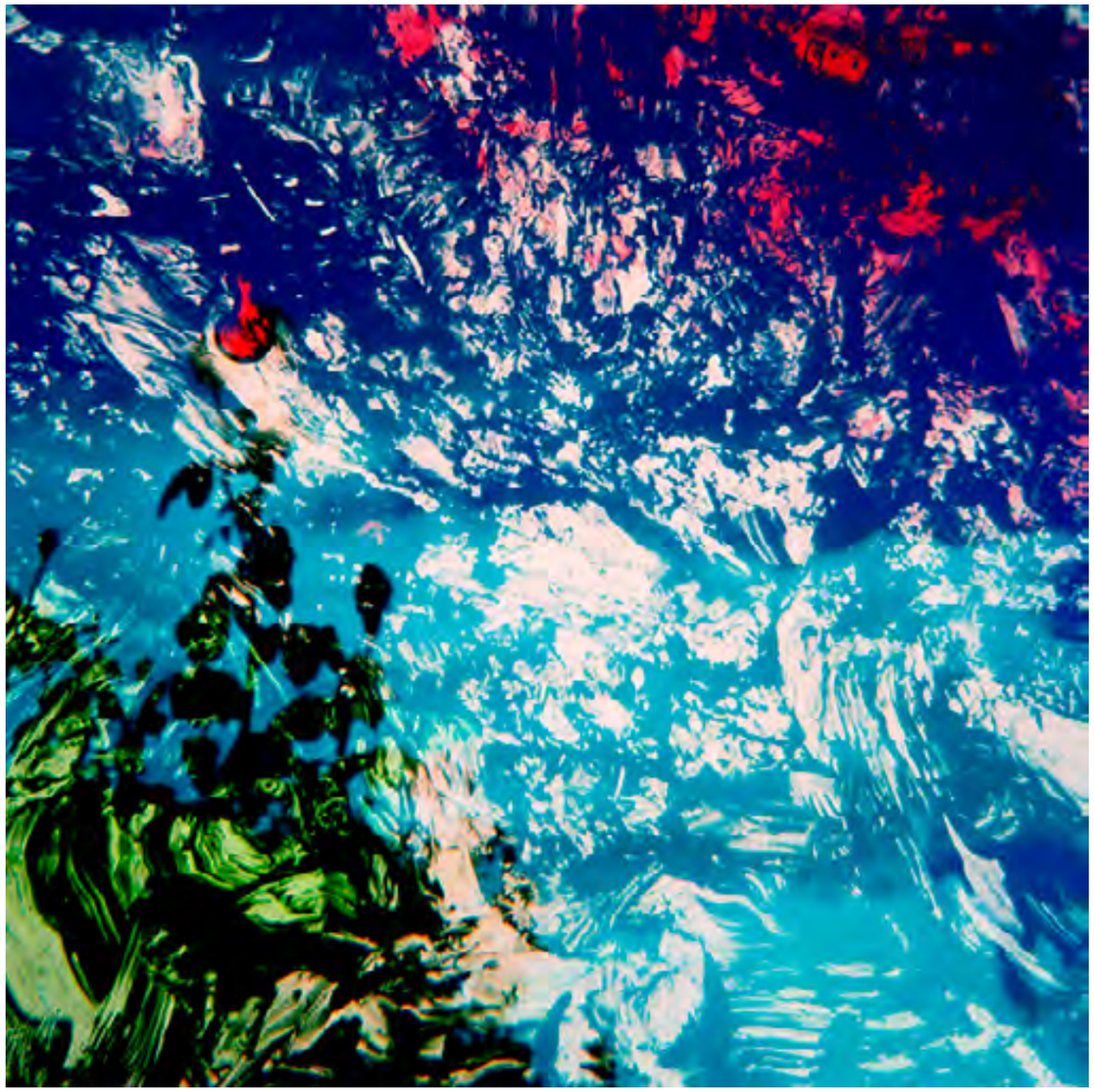
ANDRADE & LINO : ELOGE DES TERRITOIRES NOIRS

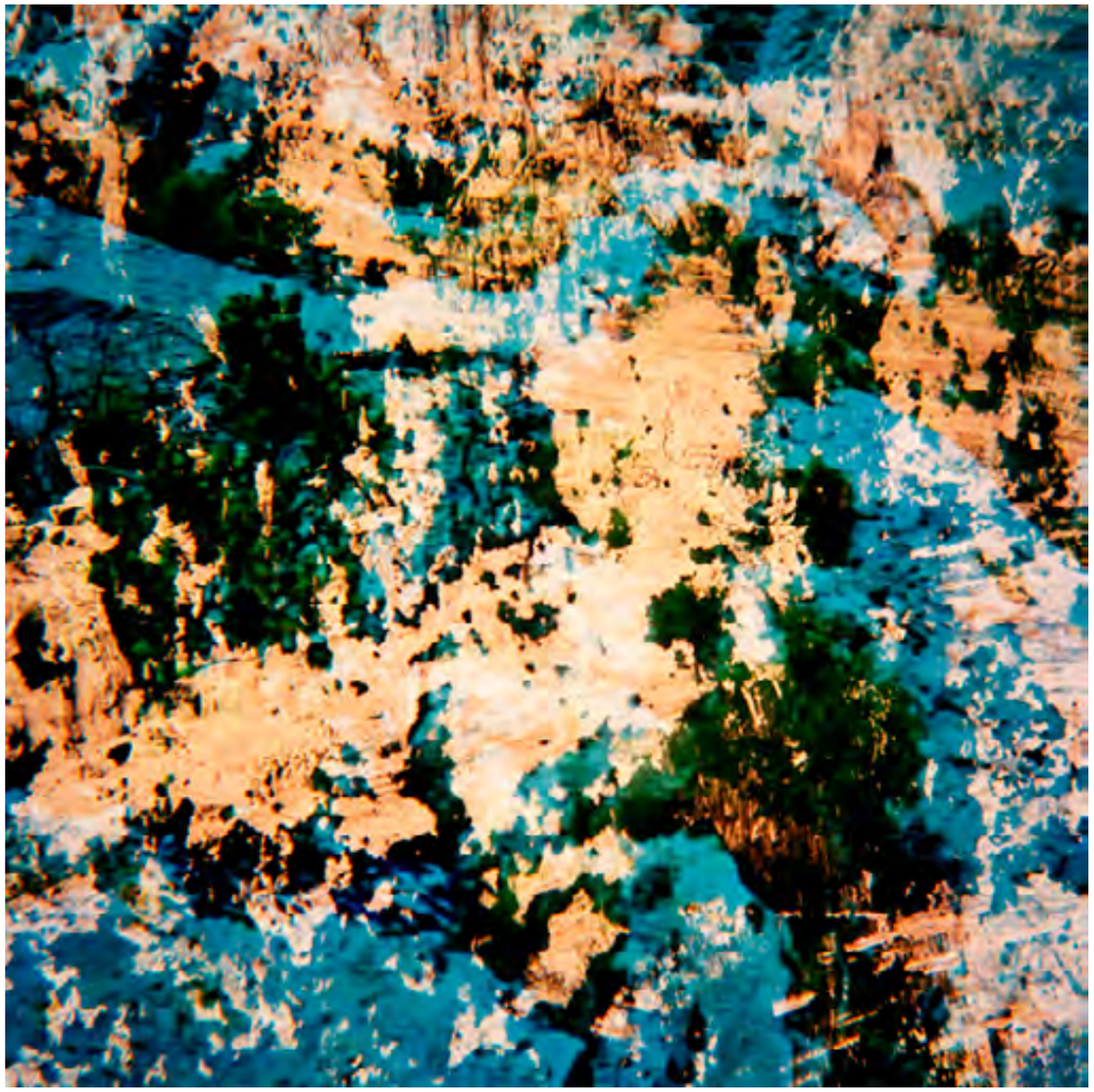
Ce qu'il y a de formidable avec la photographie, c'est qu'elle ne résout rien, n'a jamais rien résolu et ne résoudra jamais rien. A contrario et bien qu'elle s'en défende elle dissout, et plutôt bien. Son lent travail de dissolution du réel est un paradoxe de plus à ajouter à cette belle faiseuse de réalité qui depuis 180 ans s'est évertuée à contrairement à ce qu'elle énonce non pas écrire la lumière mais bien la mettre à poil pour mieux la dissoudre dans ces territoires lents, infinis, ces domaines de l'ombre définitivement indéfinis qu'organise la photographie depuis la nuit des temps.
Oui, depuis la nuit des temps car la photographie relève plus du mystère biblique, quasi alchimique, que de la chimie pure des photons qui jadis – il y a peu encore- se frottaient copulaient gaiement avec l'ogre argentique qui allait les révéler. A la manière du suaire dit saint que l'on déploie à Turin sous l'œil crédule des bigots ou de quelques mystiques

illuminés -encore la lumière-, semblablement encore à ces instantanés pharaoniques pris dans le natron des bandelettes de momification où s'imprime toute la cartographie intime des corps royaux asséchés par les mêmes sels -ou quasi- qui présideront 5000 ans plus tard à l'invention -au sens archéologique de la photographie. De fait la photographie est antérieure à la photographie même, elle est bien plus ancienne, plus antique, sans que celle-ci ne s'en doutât le moins du monde.
Quant aux fameux territoires d'ombre, ces trous noirs gorgés de lumière dure que les artistes eux-mêmes désignent comme des territoires noirs -admirable formule que je reprends volontiers à mon compte- les voici physiquement explorées par la grâce de ces nouvelles images -mais sont-ce seulement encore des images ?- nées de la dualité complexe de ce duo d'artistes que le paysage traverse depuis leur premier jour, leur révélation à la lumière, déjà : ceux grondants et immenses de l'Atlantique lusitanienne dont la puissance ébranle sans discontinuer les frondaisons des falaises noires du Portugal oriental, ceux non moins spectaculaires qui moussent d'écume sur les franges littorales du Cap-Vert : des racines géographiques semble t-il éclatées mais dont les morceaux épars jadis formaient un seul et même empire d'immensité. Des lambeaux de terre ourlés de cet océan primordial qui leur a conféré à tous deux un sens aigu du paysage comme parangon d'infini. Cela lie indéfectiblement Pedro Lino et Alain Andrade.
Quant au travail de l'un et de l'autre, on connaît depuis longtemps leurs tenants et aboutissants : l'un fricote avec la lumière qu'il invente dans son laboratoire d'alchimiste, bricolant des artefacts propices à la naissance de ce fameux domaine d'ombre primal, intense, définitivement déconnecté de l'apparence du monde, l'autre arpente l'espace physique des hommes en bon peregrin qu'il est, fixant depuis toujours sur ses chimères de territoires, ces topocentries inventées qui le hantent et dont il ne se résout pas à se défaire, tout en poursuivant son long chemin de pèlerin au mitan des montagnes ou à la crête des falaises noires de l'Atlantique. Jusqu'à justement aller pour de bon à la quête de son graal, une coquille vernaculaire pour laquelle des millions comme lui ont sué sang et eau à l'approcher au plus près. Cette concha qui a valeur d'étoile du berger dans la tête de tout arpenteur inlassable.
Los dos, ces deux-là, ont fait de leur rencontre dans l'antique et mythique Massilia un épisode de plus dans leur aventure d'artistes. Unissant leur recherche d'absolu -d'autres plus mystiques, ou plus fous, diraient de vérité dans cette œuvre nouvelle, ce partage du pain de l'art en un seul geste duel, s'apprivoisant l'un l'autre pour jouir de ce coup double comme d'une bonne plaisanterie faite à la figure de l'art même. Et voici donc ces chimères, ces paysages mentaux hybridés, donnant forme à ces monstres -ceux qu'on montre- d'un autre type : des territoires noirs, d'où émergeront d'autres monstres encore et encore, indéfiniment. Jusqu'au crépuscule des temps, peut-être bien.
Ces deux-là seraient-ils simplement, avec ce nouveau travail, comme ils le signalent eux-mêmes, dans « la recherche d'une harmonie résultant d'une antinomie, d'un paradoxe » ? Ou encore chi lo sé? Dans un recadrage du réel -au sens formel du terme- de leur propre réalité ? Sont-ils seulement à « Chercher des points de transparence, des passages et des impasses, des liens, des points de tension et des points de rencontre » ? Le désir de réel est souvent plus complexe, moins liquide, que cela. Et d'ailleurs eux-mêmes n'y croient guère, au réel. Peu leur chaut au fond que le réel s'embusque ou pas derrière leurs monstres. Peu leur importe que leurs images confèrent au monde -ou pas- un surcroît d'existence. Ils le reconnaissent eux-mêmes : « Ne pas donner de forme mais permettre toutes les formes. Laisser des passerelles, qui permettent de se frayer un chemin à travers les végétaux, la brume, les minéraux« ... Ne pas donner de forme, c'est à dire ne pas informer. Laisser au monde sa part d'ombre.
Mais c'est une ombre incandescente, irradiante car engrossée de lumière, qui surgit du cloaque de ces images confondues. Un territoire nouveau duquel l'ombre primale n'a aucun mal à se déployer. Un palimpseste cent fois recommencé d'où explosent des galaxies de monstres d'ombre, prêts à faire plier le monde. Définitivement

Marc Roudier 21/10/19







VINCENT HEDOIN

Du 11 au 23 novembre 2019

brumaire

Qu'importe le lit où sont faits les rêves ? Qu'importe même le visage de celui qui dort ? C'est en fermant les yeux qu'on se libère du monde.

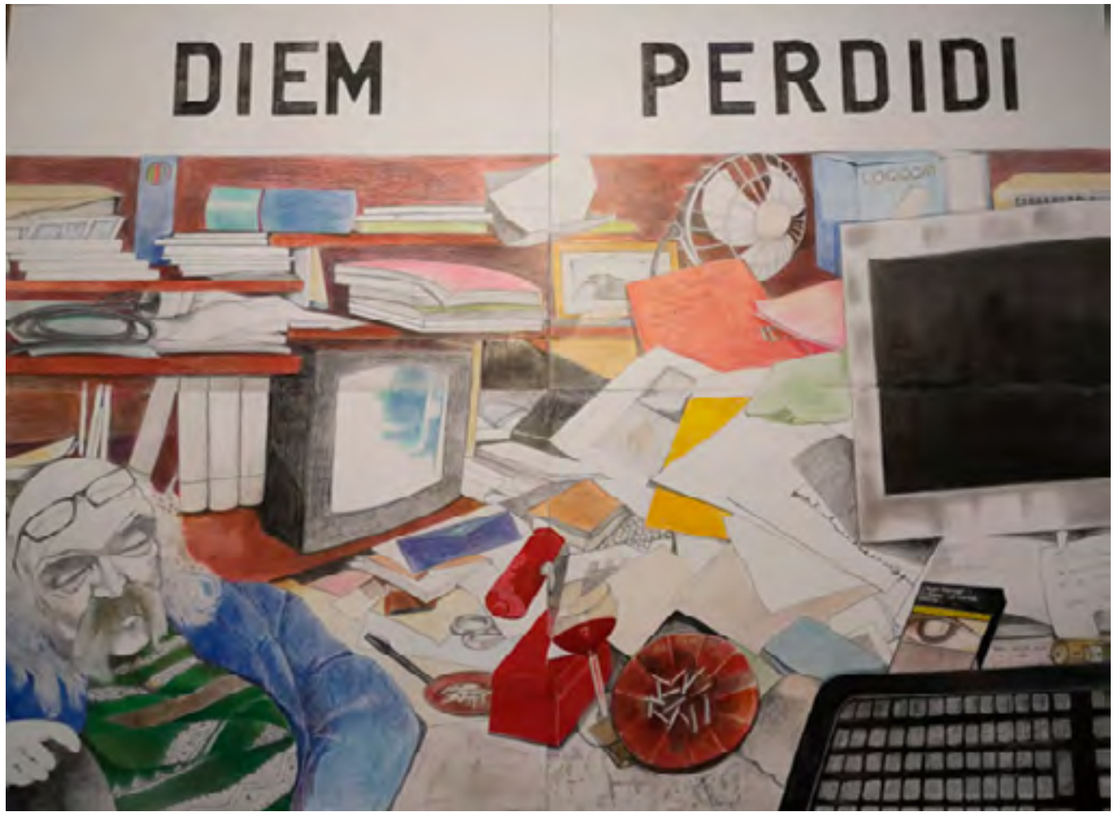
Le photographe, en approchant de trop près son objectif, en voulant attraper l'aura du réel, a fini par toucher quelque chose : un miroir d'eau.
Dans le reflet fané et ondulant, il y a tout ce monde à voir, qui se délite et se décompose. Ces images vaporeuses, oscillant constamment entre pays sans frontière et instants d'intimités, sont les fragments où se confondent les limites entre le réel et le rêve. Plus on voudra attraper ces images, et plus l'eau s'agitera, pénétrera profondément dans les limbes, débordant d'icônes et de mémoires.
Arvo Steinberg

La série exposée, brumaire, trace un parcours fait de lignes de trains qui lient Marseille à la Transylvanie, en passant par les grandes villes balkaniques. Le parti-pris de structurer l'exposition en frise indique la volonté du photographe de restituer l'aspect cinétique de sa démarche.
Les images témoignent tant de la réalité des existences au sein de ces milieux urbains,

que des moments d'itinérance qui mènent le photographe d'une métropole à l'autre. L'auteur s'attache à isoler ses images de leurs contextes respectifs, pour leur donner une unité nouvelle, qui dépasse les distinctions de lieux et de cultures. Une géographie réinventée, où se dessinent les contours d'une cartographie purement personnelle.
Livia Roure

Né en 1991 à Rouen, Vincent Hedoin se tourne vers la photographie argentique après des études de Cinéma à l'Université Paul Valéry de Montpellier. Depuis 2017, il vit et travaille sur Marseille.
Sa démarche, dans un premier temps indépendante, donnera suite en 2018 à une certification professionnelle à l'ENSP autour de la mise en œuvre d'un projet d'auteur. En 2019, il participe à une exposition collective, les WIP, lors des Rencontres Photographiques de Arles.
Brumaire est sa première exposition personnelle.

SILVANA PINTOZZI



Du 25 novembre au 07 décembre 2019

Silvana Pintozzi n'aura pas perdu sa journée. Avec cette citation qui est à la fois le titre de son tableau et celui de l'association qui l'accueille. L'ensemble rappelle une longue fréquentation de la Galerie du Tableau et les souvenirs s'y rattachant comme ces retrouvailles avec Félix Blaska rencontrée vingt ans plus tôt dans la région parisienne.
Le tableau présenté (oui, Silvana renoue avec les origines de la galerie où une seule pièce était proposée à chaque exposition) évoque plus l'idée de la trouvaille obligatoire dans le désordre plus qu'apparent du bureau du directeur de cette galerie qui va fêter très prochainement ses trente ans. Faut-il encore se souvenir que le désordre n'est qu'un ordre logique pour celui qui l'a installé et qu'un beau désordre est un effet de l'art.
Dans une rigueur digne de Chirico, Silvana Pintozzi classe son propre désordre et en donnant un portrait débonnaire de celui qui a pris les paroles du romain Titus pour en nommer l'association qu'il dirige «Diem Perdidi».
Bernard Plasse

http://pintozzi-peintre.com

Petit. Petits

Du 09 au 21 décembre 2019

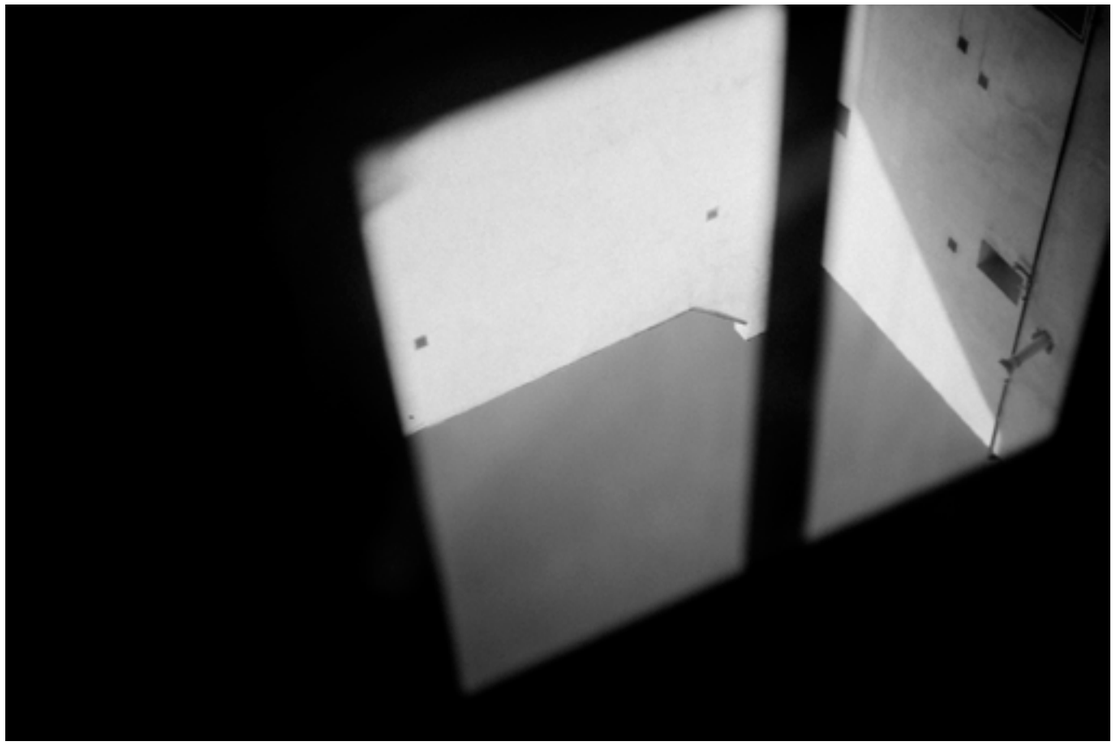
Les travaux de Richard et Didier Petit semblent, d'apparence, très éloignés l'un de l'autre.
Différents par la technique, par les formes empruntées, par leurs sujets.
Le premier photographie de vastes espaces qu'il restitue sous forme de grands tirages, parfois très blancs, avec une minutie dans l'éxecution.
L'autre découpe, méticuleusement, à la manière d'un copiste des sujets scientifiques ou encyclopédiques qu'il présente entre deux plaques de verre jouant ainsi de l'ombre et de la lumière.
Pourtant, c'est dans un rapport au corps et à l'espace que peut se justifier leur rencontre.
Indépendamment de leur homonymie, c'est dans leurs déplacements, l'un ouvert, l'autre confiné, que s'accomplit leur relation à l'art.
Richard arpente de nombreux lieux conférant ainsi une dimension corporelle à ses images.
Didier incarne physiquement les lieux qu'il investit travaillant régulièrement à même les vitres.
C'est cette familiarité aux espaces et aux temps traversés qui finalement les réunit.

HAI ZHANG

Du 23 décembre 2019 au 04 janvier 2020

Tout le monde pourra s'étonner qu'un Chinois qui vit à New York vienne exposer à Marseille qu'il n'a fait que traverser une ou deux fois. C'est qu'un climat de sympathie est passé entre nous et surtout que je n'ai pu échapper à la force de ses photos.
Ce qu'il appelle silhouette contient davantage que ce qu'elles semblent contourner. Comme s'il avait inscrit une histoire dans une forme et que le reste de l'épreuve soit un contexte significatif.
Ces photographies seraient-elles plus écrites que pensées? L'ombre du sujet est encore plus éloquente que le sujet lui même et la photo semble provenir de l'intérieur pour se réfugier telle une fuite vers les angles. Un sujet simple devient essentiel et bouleversant.
Pour accompagner les photos Haï Zhang a choisi, comme une explication de texte de poser quelques dessins et une vidéo (Silueta) dont la musique est de Alirio Gonzales. Il faut venir ressentir ça.
Bernard Plasse

KZ 2019



STAR